

- III. Un inédit courageux de Charles Corm
- IV. Les énigmes sororales d'Issa Makhlouf
- IV. La dernière flamme de Leonard Cohen



- VI. Mahomet aux yeux de l'Occident
- VII. Hommage au Père Sélim Abou
- VIII. Ahmad Beydoun en bonne compagnie



Édito Saint Polycarpe

Gustave Flaubert et ses amis avaient l'habitude de fêter la Saint-Polycarpe en hommage à l'évêque de Smyrne, mort en martyr pour la foi, qui fulminait toujours : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Dans quel temps m'avez-vous fait vivre ! » L'auteur de *Madame Bovary* s'identifiait tellement à ce personnage qu'il signait même ses lettres « Polycarpe » ou « Saint Polycarpe » ! À notre tour de prendre ce brave homme pour saint patron, tant notre amertume est grande de constater que le Liban, ce petit pays au grand destin, n'est plus que l'ombre de lui-même : livré à des brigands endimanchés, à des hors-la-loi qui font la loi, ou à des matamores arrogants qui prèchent la vertu et la réforme alors qu'ils se remplissent impunément les poches, gouverné par une troïka incapable de se mettre d'accord pour former un gouvernement « d'union nationale » alors qu'elle sait pertinemment que seul un cabinet de technocrates pourrait être efficace, menacé à cause des agissements de ceux qui, non contents d'avoir créé un État dans l'État et foulé aux pieds « la politique de distanciation » voulue par les Libanais, font de la provocation en creusant des tunnels menant jusqu'à Bethléem, empêtré dans une crise économique sans précédent qui saigne à blanc une population accablée par les dettes, les factures et les taxes – alors que l'État ne lui assure rien en retour... Le dégoût est devenu tel que les jeunes n'ont plus qu'une seule envie : décamper au plus vite pour chercher ailleurs une vie plus digne et un avenir plus prometteur. « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Dans quel pays m'avez-vous fait naître ! » est devenu leur leitmotiv. Tout s'effrite, tout se décompose, alors que nos responsables, plus irresponsables que jamais, sabordent toutes les planches de salut qui s'offrent à nous : le pétrole qui ne sera probablement pas extrait lorsque cette énergie sera obsolète et le baril vendu à vil prix ; les aides promises par la communauté internationale dans le cadre du programme « CEDRE » ; et sans doute aussi la reconstruction de la Syrie...

En début d'année, l'optimisme est certes de mise. Mais avec des gouvernants pareils, être optimiste, c'est être idiot.

ALEXANDRE NAJJAR

Tous les numéros de **L'Orient Littéraire** sont disponibles en coffrets. Pour toute commande, contactez le 01-3844003.

L'Orient Littéraire

Comité de rédaction : ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJDALANI, GEORGIA MAKHLOUF, FARÈS SASSINE, JABBOUR DOUAHY, RITTA BADDOURA.
Coordination générale : HIND DARWISH
Secrétaire de rédaction : ALEXANDRE MEDAWAR
Correction : YVONNE MOURANI
Contributeurs : ZEINA ABRACHED, TAREK ABI SAMRA, CAROLE ANDRÉ-DESSORNES, PIERRE ASSOULINE, ANTOINE BOULAD, NADA CHAOUH, RALPH DOUMIT, LAMIA EL SAAD, MICHEL HAJJI GEORGIU, RAPHAEL GLUCKSMANN, MARWAN HAMADÉ, WILLIAM IRIGOYEN, HENRY LAURENS, ISSA MAKHLOUF, ANTOINE MESSARRA, OLIVER ROHE.
E-mail : LORIENTLITTERAIRE@YAHOO.COM
Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.
lorientlitteraire.com

SÉROTONINE de Michel Houellebecq,
Flammarion, 2019, 347 p.

Paraphrasant Woody Allen, notre dernier grand critique, on pourrait dire du Houellebecq nouveau : « J'ai lu *Sérotonine*, ça se passe en Normandie. » Mais on ne le fera pas.

Florent-Claude Labrouste, le narrateur, a 46 ans, roule en 4x4 Mercedes G 350 TD, mange du boudin artisanal au volant, boit du Coca zéro, n'appartient à aucun milieu, vandalise les détecteurs de fumée dans les chambres d'hôtel, vomit les écoresponsables et pense avec nostalgie au bonheur de ses années d'études. Au fond un type d'une nature assez simple qui n'en finit plus de se cogner à la complexité du monde. De quoi être désespéré et autodestructeur.

Indifférent à son destin, assez barlebyen dans sa manière de « préférer ne pas », misogyne et homophobe, il est déjà au soir de sa vie en raison d'un enchaînement de circonstances qui est justement l'objet de son récit. Il n'est plus que nausées et impuissance, la faute au Captorix, un antidépresseur nouvelle génération qui présente l'avantage de ne pas pousser au suicide tout en libérant par exocytose de la sérotonine produite au niveau de la muqueuse gastro-intestinale. Bref : un neurotransmetteur dans le système nerveux central associé à la gestion des humeurs. De quoi permettre de maintenir le désespoir à un niveau convenable.

On a droit à des pages reproduisant la carte et le menu du O'Jules de la rue Bobillot ou les horaires du Carrefour City de la place d'Italie, mais les horaires du chemin de fer entre Bagnoles-de-l'Orne et Canville-la-Rocque manquent cruellement, à supposer que la ligne existe encore, ce qui est regrettable quand on se souvient que Proust y trouvait une certaine poésie.

On emploie parfois des mots inusités : « sororal », « rom'com » ; pas de gays dans ces pages mais des « pédés », « pédales » voire des « pédales botticelliennes » (le narrateur a Bac+8) ; il y a ce qu'il faut de pédophilie et de zoophilie pour être en phase avec le plus glauque de l'actualité ; on réussit tout de même à placer le Christ en planche de salut dans la toute dernière page ; on « échange par Skype » ; on croit néoproustifier en rebaptisant un volume

Captorix, mon amour

Le Houellebecq nouveau est arrivé



D.R. de la Recherche « À l'ombre des jeunes chattes humides » ; et on se permet de traiter Goethe de « vieil imbécile » et de « radoteur ». Qu'est-ce qu'on est postmoderne !

Quant aux femmes, dont on sait qu'elles sont les premières lectrices de romans et cette fois encore elles n'y manqueront pas, elles sont rarement dites « femmes » mais plus précisément qualifiées de « chaudasses », de « bombasses » ou plus prosaïquement de « grosses salopes ».

Ça, l'œuvre du grand écrivain français contemporain, le plus lu, le plus écouté, le plus traduit, le plus commenté, le plus controversé dans le monde ?

C'est écrit sans génie et sans lourdeur, malgré des procédés à l'effet calculé mais dont la répétition est lassante : « n'anticipons pas », « j'y reviendrais », « j'en ai parlé », « dans des circonstances que je relaterais peut-être quand j'aurais le temps », « pour différentes raisons que j'expliquerais sans doute plus tard » jusqu'à un puéril « Zadig et Voltaire ou bien Pascal et Blaise » à plusieurs reprises. Cela dit, ce côté potache, dont Houellebecq ne s'est jamais défait, est sauvé par un humour, une ironie, un sens de l'understatement réjouissants qui en font une lecture somme toute agréable et fluide

blesse. Les houellebecquiens canal historique auront beau faire, bien qu'ils comptent des agents dans la plupart des avant-postes médiatiques, ils auront cette fois du mal à louer ses dons visionnaires et prémonitoires, à défaut de son prophétisme. Car il faut un certain culot pour, comme l'a fait le *Figaro* avec toutefois le bémol du point d'interrogation, oser un gros titre racrochant la crise des quotas laitiers, les barrages des éleveurs sur les routes, les suicides des cultivateurs et autres désespérances agricoles hélas récurrentes depuis des années, à l'actuelle révolte desdits Gilets jaunes. Il paraîtrait que les métaphores sont limpides à ceux qui savent lire : les poulets élevés en batterie dans des conditions atroces, ce serait nous, les Européens ; et le poulailler, l'Occident en pleine décadence ; ce qui, je l'avoue à ma courtoisie, m'avait échappé ayant déjà eu du mal, jusque-là, à considérer la Normandie comme le centre du monde, mais de ce défaut de perspective devrons-nous peut-être revenir aussi après *Sérotonine*, qui sait, puisque les « unes » des gazettes nous y engagent avec rare ferveur s'agissant d'un nouveau roman.

Il ne suffit pas d'aligner des marques pour critiquer la société de consommation ou attaquer le néolibéralisme. On nous enjoint déjà un peu partout à considérer que, à l'égal des aristocrates du faubourg Saint-Germain disséqués par Proust, les producteurs d'abricots du Roussillon et les producteurs laitiers du Calvados sont des personnages universels. Encore que, il faudrait y réfléchir à deux fois, son héros cultivateur Aymeric d'Harcourt, étant l'héritier d'une des plus anciennes et plus illustres familles françaises, propriétaire d'un immense domaine foncier, membre du Jockey club et susceptible d'occuper bientôt un rond-point de jour comme de nuit dans sa commune, ce qui change tout. Sacré Houellebecq ! Il n'a décidément pas son pareil pour humer l'air du temps et s'y glisser.

La France rurale se meurt depuis des années, mais l'a-t-on attendu pour le découvrir ? Michel Houellebecq ne dérangera rien ni personne avec son septième roman. Ni l'ordre des choses, ni les institutions, ni les

Mais qu'est-ce que ça dit d'autre que ce que ça raconte ? À vrai dire, pas grand chose et c'est là que le bât

puissants. On le dit lucide et certains de ses livres ont témoigné de son flair de sociologue amateur, mais que sa vision du monde est sinistre, que sa France est lugubre, toute à sa décomposition morale, le négatif d'Amélie Poulain étant entendu que les deux ont faux tant leur regard est biaisé. De son « Je » qui n'est jamais un autre mais bien lui-même, on a voulu faire un Bardamu comme si le héros de Céline n'était qu'un pauvre type et un médiocre qui portait sur ses épaules toute la misère humaine qu'il se charge de dénoncer.

Michel Houellebecq sait très bien se vendre : couverture de *Vacances actuelles* bien en avance sur la décadence de l'Occident avec des accents empruntés à Oswald Spengler, mariage people en amont, embargo sur les épreuves du livre « imposé » aux journaux, éloge de Trump dans un magazine américain, mise en place de 320 000 exemplaires, etc. Mais on n'est pas obligé d'acheter. On lit partout que

Sérotonine est bouleversant, poignant, sombre, crépusculaire, etc. Question de lunettes et de verres teintés. Il est vrai que le réel qu'il décrit est d'une tristesse sans nom et qu'il annonce pour demain la guerre civile à l'égal de n'importe quel factieux sur Facebook. De tous ses personnages de vaincus de la société pour lesquels il éprouve une réelle empathie, rares moments où affleure une authentique émotion, l'auteur est lui-même le seul *looser* qui ait réussi. Claro, le feuilletoniste du *Monde des livres*, a d'un tweet remis les pendules à l'heure : « Le seul intérêt du nouveau roman de Houellebecq, c'est qu'il nous permet de jauger sur pièces le niveau de la critique littéraire en France. »

La quête du bonheur selon Charif Majdalani

Dans *Des vies possibles*, histoire, évasion, fantaisie et poésie s'épousent pour générer un roman hybride, à mi-chemin entre fable orientale et conte philosophique.

DES VIES POSSIBLES de Charif Majdalani, Seuil, 2019, 184 p.

Comme les peintres, les écrivains ont des cycles. Après son cycle familial qui nous a offert des romans d'excellente facture ayant pour trame des familles libanaises confrontées aux caprices et aux drames de l'Histoire (*Histoire de la grande maison*, *Nos si brèves années de gloire*, *Le Dernier Seigneur de Marsad*, *Villa des femmes* et *L'Empereur à pied* – bien que celui-ci nous transporte aussi aux quatre coins du monde), Charif Majdalani renoue, en publiant *Des vies possibles* qui paraît cette semaine en France, avec le cycle amorcé par *Caravansérail*, où histoire, évasion, fantaisie et poésie s'épousent pour générer un roman hybride, à mi-chemin entre fable orientale et conte philosophique. Ce livre assez bref,

qui se lit d'une traite, se déroule dans l'Italie du XVII^e siècle, une époque où les découvertes de la géographie et de l'astronomie bouleversaient les consciences. Disons-le d'emblée : le vrai et le faux s'y confondent si bien que toute recherche de la vérité apparaît très vite sans issue. Qu'importe que Roufeyil Harbini, alias Raphaël Arbensis, vague émule d'Abraham Ecchellensis ou de Gabriel Sionite, éminents érudits du Collège maronite de Rome, ait réellement existé, qu'il ait rencontré ou non Rembrandt et Corneille, qu'il ait été cité ou pas dans une lettre à Mademoiselle de Scudéry ? L'imagination de l'écrivain a tous les droits et ce n'est pas la focalisation externe que le narrateur adopte pour évaluer les sources de l'histoire ou commenter les actions de son personnage qui donne plus de vraisemblance à son récit. La valeur de ce roman est ailleurs. Elle émane d'abord de son style, inattendu dans



comprendre son cheminement humain, jalonné d'événements qui s'enchaînent sans logique apparente et de manière souvent paradoxale : destiné à devenir prêtre, il se rebelle et s'affranchit des savoirs anciens en abandonnant le clergé aveuglé par les théories obscurantistes qui ont condamné Galilée ; homme de principe, il est pourtant professeur et détourne l'argent qui lui est confié ; Libanais d'origine, il se sent étranger dans son propre pays, malgré la confiance que Fakhreddine lui accorde ; guerrier donquichottesque, il perd un bras dans une dispute avec des voyous, devenant ainsi aux yeux des gens le héros respecté qu'il n'a jamais su être ; diplomate polyglotte, il a échoué aussi bien à Tunis, au Mont-Liban, en Perse qu'à Constantinople où il a préféré admirer la ville plutôt que de seconder son protecteur ; chrétien maronite, il s'est fait passer pour musulman ; habitué à séduire les femmes mariées de la haute société, il a fini par succomber au charme d'une très jeune villageoise... Rien ne se passe comme prévu, parfois rien ne se passe tout court, mais un rire en cascade ou le bruit de l'eau qui coule dans les rigoles de son pays natal, la contemplation de Mariam enceinte, la

vision d'un « moulin en bois dont les ailes craquent lourdement dans leurs cérémonieuses rotations », d'un beau paysage, d'un sein découvert, d'un couturier aveugle, d'un enfant jouant avec une pie ont pour lui bien plus d'importance et exercent sur lui plus d'effet que les différentes péripéties qui émaillent ses voyages : ces choses simples, anodines en apparence (mais l'auteur leur accorde parfois un chapitre entier !), lui révèlent la beauté du monde, de la même façon que la lunette astronomique qu'il utilisait en cachette lui a fait découvrir verticalement l'immensité du ciel et horizontalement le quotidien insoupçonné du « petit peuple vénitien ». « Nous sommes libres », écrit-il enfin. *Simplyment, chaque acte que j'accomplis librement et par choix implique une série de possibles conditionnés par le hasard, au sein desquels je devrais faire un nouveau choix impliquant de nouveaux possibles. Je ne suis maître de ma vie que de manière très limitée, mais dans cette infime limite ma liberté est infinie.* » Raphaël est redevenu Roufeyil ; le Mont-Liban a remplacé l'Italie ; et le bonheur, l'illusion du bonheur.

Disons que c'est un effet collatéral non négligeable.

Page 29 de *Sérotonine*, le narrateur dit de Yuzu, sa compagne : « La vérité, c'est qu'elle n'en avait absolument rien à foutre ». Comme quoi l'extra-lucidité de Michel Houellebecq va parfois jusqu'à anticiper les réactions de certains de ses lecteurs les mieux intentionnés.

PIERRE ASSOULINE

ALEXANDRE NAJJAR

Le point de vue de Raphaël Glucksmann

Crépuscule français

C'est la guerre à Paris ?

Christiane, élégante propriétaire d'un petit magasin de jouets de Beyrouth, est visiblement inquiète pour nous. J'essaie donc de la rassurer : les vitrines cassées des Champs Élysées, ce n'est quand même pas la Syrie ou le Yémen. Elle acquiesce, mais continue : « Quelle pitié ces images juste avant Noël ! » Entre deux ventes de poupées et de legos, elle me fait part de sa compassion pour Emmanuel Macron : « Il était si jeune, si beau, si dynamique, et là, il a l'air si fatigué, si faible... C'est incroyable, pareil changement en un homme en si peu de temps. Le pauvre a été comme frappé par la foudre, vraiment. Pourquoi une telle chute, si rapide ? »



D.R.

« Nous ne savons pas, à l'orée de 2019, d'où viendra ce changement que tout le monde semble attendre sans jamais parvenir à le définir clairement. »

La question de Christiane laisse sans voix les commentateurs les plus chevronnés de la vie politique française depuis des semaines.

Il faut dire que jamais retournement de l'opinion ne fut aussi spectaculaire. Et violent. François Hollande battait déjà des records d'impopularité, mais il ne déclenchait pas une telle haine. Et il n'avait jamais suscité de réels espoirs non plus. Cette fois, c'est différent : le ressentiment est à la mesure des attentes déçues. Et le président qui marchait triomphant dans la cour du Louvre n'ose plus mettre le nez hors de son palais. Désarçonné par une crise sociale qui s'est vite doublée d'une crise de régime, l'homme qui voulait ressusciter la figure du Roi a redonné vie à l'idée de Révolution.

Le grand malentendu du printemps 2017 s'est dissipé dans le fracas de l'automne 2018. Le héraut du « nouveau monde » apparaît aujourd'hui comme ce qu'il a toujours été en fin de compte : l'ultime représentant de l'ancien régime. Derrière la façade « disruptive » se cachait depuis le début un conformisme fascinant. Emmanuel Macron voulait « adapter » son pays au monde tel qu'il ne va pas, épouser l'époque plutôt que la façonner, libérer plus encore les fortunés de la solidarité collective : faire comme les autres en somme, appliquer chez nous les recettes qui avaient échoué ailleurs. Sa promesse d'aube n'était qu'une annonce de crépuscule, un crépuscule que la France partage avec l'Occident dans son ensemble.

Car notre jeune président ne paie pas uniquement ses propres erreurs, fussent-elles nombreuses et massives. Ses saillies arrogantes ont exacerbé les tensions, mais ne les ont

pas créées. Ses mesures fiscales pour les plus riches ont renforcé le sentiment d'injustice, mais elles ne l'ont pas fait surgir du néant. Il paie quarante années de délitement du modèle républicain. Il paie, surtout, ce qu'ont déjà payé avant lui les autres gouvernants, ailleurs en Europe : la crise profonde de la démocratie libérale, son incapacité à générer le moindre horizon de progrès ou même de sens commun.

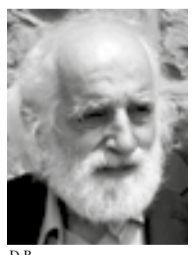
Nous savons maintenant que l'apôtre de la start-up nation ne sera pas la solution à cette crise, mais qu'il la poussera à bout. Alors la question qui se pose à nous est simple : quoi, après ? Une question simple, et pourtant vertigineuse. L'irruption macronienne a cassé le mouvement de balancier droite-gauche qui rendait les alternances mécaniques. Nous ne savons pas, à l'orée de 2019, d'où viendra ce changement que tout le monde semble attendre sans jamais parvenir à le définir clairement. Nous sommes, en un mot, perdus.

Dans l'apesanteur idéologico-politique qui caractérise ce moment d'Histoire, une offre existe. Elle a mûri dans les caves de la « malpensance » avant de s'affirmer au grand jour et de gagner la bataille culturelle : c'est le national-populisme porté en France par la famille Le Pen et une partie grandissante de la droite. Il triomphe en Russie, en Hongrie, aux États-Unis, au Brésil, en Pologne, en Italie. Il forme l'alternative la plus puissante actuellement au statu quo libéral et aucun pays occidental ne semble immunisé, pas même cette Allemagne économiquement si dynamique et que l'on pensait immunisée par le passé et la mémoire contre les dérives nationalistes.

Face à lui, le camp qui portait jadis le nom de « gauche » semble atone, aphone, amorphe. Des décennies de paresse et de renoncements l'ont rendu inaudible. Et pourtant, plus que jamais, une réponse écologique, solidaire, démocratique à la crise globale que nous traversons est nécessaire. C'est l'enjeu essentiel de l'année qui s'ouvre : offrira-t-elle les prémisses d'un sursaut ? Saurons-nous mourir à nous-mêmes, nos chapelles vides et nos dogmes surannés pour renaître de nos cendres ? Ou bien faut-il déjà se préparer au match retour de 2017 ? Avec, cette fois, un candidat libéral discrédité, un « barrage » fuyant de toute part et des castors partis en congés de l'Histoire.

Adieu à...

Maurice Awad
Le poète Maurice Awad est décédé à l'âge de 85 ans. Considéré comme l'un des piliers de la poésie libanaise



D.R.

Palestiniens, il est l'auteur d'une trentaine de livres traduits dans 45 langues (dont *Histoire d'amour et de ténèbres*, Gallimard, 2004) et récompensés par de nombreux prix, dont le prix Goethe, le prix Kafka, le prix Femina étranger, le prix Méditerranée étranger et le prix Prince des Asturies.

Ildefonse Sarkis

Frère des Écoles chrétiennes, Ildefonse Michel Sarkis est décédé à l'âge de 93 ans. Il nous laisse de nombreux ouvrages consacrés au patrimoine libanais, dont *Le Liban dans les écrits des anciens*, *Le Liban et son rôle civilisateur* et *Les Phéniciens, panorama d'une civilisation*.



D.R.

Amos Oz
Né à Jérusalem en 1939 dans une famille d'origine russe et polonaise, Amos Klausner, dit Amos Oz, est mort à l'âge de 79 ans. Fervent militant de la paix avec les

L'image du mois

Le Centre de l'image Mina s'ouvre sur des images d'Irving Penn

Ce qui devait devenir une fondation pour l'architecture, à l'emplacement des bureaux



© Irving Penn

de feu Pierre El-Khoury dans le quartier du port de Beyrouth, est finalement devenu un espace d'exposition et de rencontre dédié à l'image et à la photographie en particulier. Une première ouverture en catimini avait eu lieu fin 2017 dans un espace encore brut de décoffrage avec la très belle exposition *Passing Time* de Fouad Elkhoury, concomitante avec la sortie du livre éponyme (Kaph Books, 2017). C'est avec la présentation, dès le 16 janvier, d'une série de photographies d'Irving Penn (1917-2009), tirées de la collection Pinault, que s'ouvre officiellement le centre. Reconnu pour ses portraits d'artistes, d'écrivains (ici, Truman Capote) et de célébrités ainsi que pour ses images de mode – il sera directeur artistique de *Vogue* –, de nus et de natures mortes, Irving Penn fut un photographe de studio exigeant, maîtrisant à l'extrême l'art de la composition et des tons.

UNTROUBLE IRVING PENN au Centre de l'image Mina, du 16 janvier au 28 avril 2019. Adresse et horaires sur www.minaimagecentre.org

Actu BD

Mourir sur Seine

Mourir sur Seine, de Gaët's et Salvo, vient de paraître aux éditions Petit à Petit. Adaptation du roman de Michel Bussi, l'un des auteurs de polar les plus lus en France, cette BD nous propose une enquête menée par l'inspecteur Ovide Stepanu pour élucider une succession de meurtres commis à Rouen à l'époque de la course de l'Armada. Qui est l'auteur de ces crimes ? Et pourquoi tous les cadavres portent-ils un tatouage animalier ? Un album passionnant !



Le Frère de Göring

Le 9 mai 1945 en Autriche, le frère du maréchal Göring, prénommé Albert,



kidnapper en Afghanistan. De son cachot, il devient l'observateur avisé des tensions qui agitent les tribus qui l'ont pris en otage... Un regard décapant et plein d'humour sur la réalité afghane !

kidnapper en Afghanistan. De son cachot, il devient l'observateur avisé des tensions qui agitent les tribus qui l'ont pris en otage... Un regard décapant et plein d'humour sur la réalité afghane !

Violette Morris

Signé Javi Rey, Bertrand Galic et Marie-Jo Bonnet, *Violette Morris* (éditions Futuropolis) retrace le parcours de l'une des sportives françaises les plus titrées de l'histoire. Devenue chanteuse de cabaret et égypte des années 30, elle meurt sous l'Occupation dans une embuscade organisée par un groupe de résistants...



Bande dessinée

Comédie sociale au féminin

CASSANDRA DARKE de Posy Simmonds, éditions Jonathan Cape, 2018, 96 p.

Posy Simmonds, illustratrice britannique, intègre le quotidien *The Guardian* en 1972 à l'âge de 27 ans et deviendra l'une des dessinatrices attitrées du journal. Vingt-cinq ans de loyaux services plus tard, son rédacteur en chef lui demande en 1997 ce qu'elle prévoit pour l'année qui suit.



Habitée aux formats courts qu'impose la presse, elle émet le souhait de travailler sur une histoire longue en bande dessinée sous la forme d'un récit à épisodes. L'idée séduit, mais il y a un hic : l'espace disponible dans le journal est oblong, à la verticale, somme toutes assez peu adapté à une narration classique en bande dessinée. Posy Simmonds prend la contrainte à son avantage et imagine un récit à la mise en page modulable, alternant allègrement des blocs de textes proches de l'écriture romanesque et des cases de bande dessinée.

bedonnante, les joues tombantes, est peut-être des trois la plus inattendue. Experte à l'œil avisé, Cassandra tient la galerie d'art de son ex-époux, remarié de longue date avec sa belle-sœur. Tombée en disgrâce pour avoir vendu un faux en connaissance de cause, elle profite de l'indulgence de la justice pour vivre retirée, assistant à la marche du monde d'un œil lointain et désenchanté.

Mais voilà que, de passage dans le sous-sol de son appartement, elle découvre une arme à feu, cachée dans une poubelle. Lui revient alors en mémoire la période durant laquelle elle avait hébergé là, quelques années plus tôt, Nicki, la fille de son ex-époux, aspirante artiste aux amours agitées.

et celle autrement plus animée de la jeune Nicki, la présence de cette mystérieuse arme à feu complète avec une certaine malice le décor de cette comédie dense aux embranchements multiples.

Quel plaisir de retrouver l'écriture de Posy Simmonds, élégante, aux mots choisis, et qui met à profit ce rythme alterné : tantôt les pavés de textes, qui prennent le temps d'explorer les pensées de Cassandra, tantôt la respiration des cases de bande dessinée.

Formée au commentaire social du dessin de presse, Posy Simmonds sait mieux que quiconque caractériser ses personnages et animer ses scènes de rue ou de soirées mondaines d'un sens percutant de la gestuelle. Difficile d'ailleurs, en sortant de la lecture de l'album, de détacher de son esprit la figure de Cassandra Darke, et sa manière de se mouvoir, légèrement balancée et se traînant avec flegme.

Cassandra Darke est une lecture de décembre. L'album, aux textes nombreux, demande du temps (du mauvais temps de préférence), une couette, un thé, et, par la fenêtre à double-vitrage, l'agitation des fêtes qu'on se surprend à regarder, au fil des pages, avec l'œil de la vieille Cassandra.

Entre le monde des galeristes, sa famille éclatée, sa vie de sexagénaire

RALPH DOUMIT

Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

Auteur	Titre	Éditions
1 Nicolas Mathieu	NOS ENFANTS APRÈS EUX	Actes Sud
2 Samir Kassir	LA GUERRE DU LIBAN	L'Orient des Livres
3 Alaa el-Aswani	J'AI COURU VERS LE NIL	Actes Sud/L'Orient des Livres
4 Nabil Mallat	L'ODYSSÉE DE JEAN MALAK	Éditions Écriture
5 Michel Houellebecq	SÉROTONINE	Flammarion
6 Alexandre Najjar	HARRY ET FRANZ	Plon
7 Gilles Kepel	SORTIR DU CHAOS	Gallimard
8 Michelle Obama	DEVENIR	Fayard
9 Fady Stephan	ARCHIVES DE SABLES ET DE VENT	Erick Bonnier
10 Diane Mazloum	L'ÂGE D'OR	JC Lattès

Agenda

Le Salon du livre du Caire

Le Salon du livre du Caire, qui fête son 50^e anniversaire, se tiendra du 23 janvier au 2 février 2019 sur un nouveau site (baptisé « Egypt international exhibition center » et situé près de la mosquée Al-Moshir Tantawy) et accueillera comme chaque année 3000 exposants et près de 3 millions de visiteurs.

Gibran à l'IMA

La 4^e rencontre internationale Gibran aura lieu le 3 octobre 2019 à l'Institut du monde arabe à Paris. Organisée par le Centre du patrimoine libanais de la LAU et par la chaire Gibran de l'Université de Maryland aux États-Unis, elle réunira des spécialistes du monde entier pour évoquer différents aspects de l'œuvre de l'auteur du *Prophète*. À signaler également que les *Ceuvres complètes* de Gibran Khalil Gibran déjà parues dans la fameuse collection « Bouquins » chez Robert Laffont feront l'objet en 2019 d'une réédition illustrée par... le grand couturier Christian Lacroix !

Actualité

Le Prix Roger Caillois à Milton Hatoum

Aux côtés de Philippe Lançon pour la littérature de fiction et de l'essayiste et poète Jean-Christophe Bailly pour l'ensemble de son œuvre, l'écrivain brésilien d'origine libanaise Milton Hatoum a été distingué le 12 décembre à Paris par le Prix Roger Caillois. Dans son allocution, Hatoum a évoqué la situation actuelle du Brésil et s'est dit très inquiet de l'élection à la présidence de la République brésilienne d'un leader d'extrême droite.



D.R.

Le prix Michel-Déon lancé à Dublin

C'est en présence de l'académicien Amin Maalouf et de la famille Déon que le prix Michel-Déon a été lancé à Dublin. Ce prix doté de 10 000 euros sera décerné une année par l'Académie royale irlandaise (il a récompensé Breandan Mac Suibhne pour *The End of Outrage*), et la suivante par l'Académie française dont le regretté Michel Déon était un membre très actif.



D.R.

Jean Jabbour primé

Le Prix du Club culturel arabe 2018 a été attribué à la traduction en arabe par Dr Jean Jabbour de l'excellent essai *La Mer des califes, une histoire de la Méditerranée musulmane (VII^e-XII^e siècle)* de Christophe Picard, professeur d'histoire médiévale à la Sorbonne, parue aux éditions de la Librairie Orientale. Une récompense amplement méritée !



D.R.

Francophonie

Tunis, hôte du prochain Sommet de la francophonie



L'Organisation internationale de la francophonie (OIF) a choisi Tunis pour accueillir en 2020 son 18^e sommet qui coïncidera avec le 50^e anniversaire de l'organisation.

À l'heure où la communauté druze est menacée en Syrie et confrontée à de nombreux problèmes au Liban, *Le Volcan embrasé*, roman inédit de Charles Corm, tombe à point nommé pour nous faire découvrir un pan méconnu de la résistance druze sous le Mandat.

LE VOLCAN EMBRASÉ de Charles Corm, éditions de la Revue phénicienne, 2018, 227 p.

Charles Corm (1894-1963) est considéré par les universitaires et les critiques comme l'une des figures majeures de la littérature francophone au Liban : la variété de ses écrits, la somptuosité de son style et l'immensité de sa culture justifient sans doute cette reconnaissance. Son attachement au Liban et au passé phénicien, dont il a si bien vanté la richesse dans *L'Art phénicien* et à travers *La Revue phénicienne*, l'a d'ailleurs placé au premier rang des chantres du « libanisme phénicien », ce mouvement patriotique qui regroupera aussi bien Michel Chiha que Saïd Akl, Hector Klat et Élie Tyan.

Sa capacité à concilier deux mondes en apparences antinomiques – celui des affaires et celui de la poésie –, sa générosité proverbiale dont de nombreux poètes et artistes ont bénéficié, et cet enthousiasme débordant qui l'a poussé à créer le pavillon libanais à l'Exposition universelle de New York en 1939, démontrent assez la grandeur de ce personnage qui fut aussi un visionnaire et « la conscience de la société libanaise » selon la formule de son biographe Franck Salameh.

Un livre inachevé destiné à Hollywood

Charles Corm a beaucoup écrit. Grâce à sa famille, ses œuvres complètes ont été réunies en dix volumes : elles ont permis aux lecteurs de se replonger dans ses chefs-d'œuvre (dont l'incontournable *La Montagne inspirée*) et de découvrir de nombreux textes inédits. Si *Le Volcan embrasé* (qui aurait pu s'intituler *La Montagne sanglante*, titre envisagé par Corm dans un premier temps) n'y figure pas, c'est que ce livre est resté inachevé : la table des matières finale prévoyait 80 chapitres alors que le volume récemment publié n'en compte que 45. Que sait-on de cet inédit ? Il a été rédigé dans les années 1930 – vers la même époque que *Yamîlé sous les cèdres* d'Henry Bordeaux publié chez Plon en 1923 et adapté au cinéma par Charles d'Espina

Le Volcan embrasé : un inédit courageux de Charles Corm

en 1939), *En Syrie* de Joseph Kessel (1927) et *La Châtelaine du Liban* de Pierre Benoit (publié chez Albin Michel en 1924 et réalisé par Jean Epstein en 1934) –, peu après la révolte druze de 1925-1927 qui opposa la France mandataire aux rebelles druzes au Liban et en Syrie, cette révolte déclenchée à cause des abus d'un haut-commissaire irascible et anticlérical, le général Maurice Sarrail, et des exactions du gouverneur du Djébel Druze, le capitaine Carbillet, et fort bien analysée par Lenka Bokova dans son essai *La Confrontation franco-syrienne à l'époque du Mandat (1925-1927)*. Ce conflit eut des conséquences désastreuses puisqu'on évalue à 12 500 au moins le nombre de victimes tombées dans les deux camps, notamment lors de l'attaque de la colonne Michaud évoquée dans le dernier chapitre du « roman » de Corm. En outre, d'après la famille de l'auteur, *Le Volcan embrasé* a été conçu sous forme de scénario pour un film qui était destiné à un grand studio à Hollywood, la Paramount, mais qui n'a jamais vu le jour à cause de la Seconde Guerre mondiale. Le découpage en séquences, l'omniprésence des dialogues et la description minutieuse du décor (Beyrouth, Soueïda...) corroborent cette thèse.

Un sujet sulfureux

Tout commence par une affaire en apparence banale : la comparution devant le Conseil de guerre de Khalil Baroudi, accusé par le mokhtar de Zouk Mikhael de port d'arme prohibée. Condamné à un an de prison, il s'enfuit et se réfugie dans le Djébel Druze. Intégré dans ce nouveau milieu, il se trouve bientôt confronté aux troupes françaises, acculé à se battre aux côtés de ses congénères druzes de plus en plus méfiants à son égard...

Les qualités de ce livre sont nombreuses : les descriptions de Corm sont saisissantes et empreintes de poésie. Avec délicatesse, par petites touches, il nous restitue l'ambiance d'un tribunal, d'un peloton militaire, d'un village ou d'un mariage... Bien que traditionnellement francophile, il ne mâche pas ses mots à l'égard de la Puissance mandataire : « *L'injustice et la violence sont un mauvais système d'État (...). Les Français ont bien tort d'exaspérer les gens de ce pays (...). On frappe l'amour-propre, la fierté, les coutumes, les traditions! (...). Si les Français qui font des bêtises par ici savaient quel idéal s'attache au nom de la France, ils se mettraient à genoux pour adorer l'image que nous nous faisons de leur pays* ». Ou encore : « *Des siècles de foi et d'espérance en la France, si vite démolis par la folie des Français eux-mêmes!* »

Mais l'auteur ne met pas tout le monde dans le même panier : l'officier François, prenant conscience



D.R.

des dérapages de ses supérieurs, refusera jusqu'au bout de renoncer à la paix...

À propos de la cohabitation entre druzes et chrétiens, Corm apparaît comme un fervent militant du vivre-ensemble : « *Les Druzes au Liban, plus même que les chrétiens de Beyrouth et des villes, furent toujours pour nous, montagnards libanais, de vrais compatriotes, affirme Khalil. (...) Pendant la Grande Guerre, quand nous étions bloqués de toutes parts et que nous mourions de faim, nos réfugiés chrétiens furent accueillis ici même par les plus pauvres, avec la plus fraternelle hospitalité.* »

Une écriture théâtrale

Parallèlement aux développements historiques, politiques et militaires, l'intrigue amoureuse se déploie, mettant en scène deux amoureux appartenant aux camps rivaux, l'un convoitant Leyla comme une proie, l'autre comme « un mirage irréel, une figure de légende ». Charles Corm est un fin psychologue qui arrive à nous restituer avec justesse les différents émois de ses protagonistes : « *Pour un cœur innocent comme celui de Leyla, écrit-il, il suffisait du moindre ébranlement pour que se répérçutent jusqu'à ses fibres secrètes les ondes infinies d'une résonance mystérieuse (...).* »

Prenant le parti des femmes – qu'il a su si bien célébrer dans *L'Éternel*

féminin –, il s'insurge à la manière de Gibran contre tout ce qui les enchaîne et les humilie : « *Je ne me marierai que selon mon cœur* », déclare Hasna qui envie les femmes françaises « *qui peuvent faire leur vie elles-mêmes* »...

Quant aux dialogues, ils sont vivants, émaillés de formules en arabe ou de proverbes, adaptés à la culture de chaque personnage, souvent teintés d'ironie, et confèrent à l'ensemble un dynamisme tel que le lecteur se transforme en spectateur. Certaines répliques ou tirades sont si denses qu'elles fournissent une foule d'informations, parfois érudites, sur les relations libano-françaises, les rapports entre Orient et Occident, la mentalité des Montagnards ou le cadre historique du roman, confirmant ainsi que Charles Corm (qui créa en 1916 « *Les Tréteaux libanais* » pour y monter des pièces de théâtre en français) fut aussi un dramaturge accompli.

Tout bien considéré, *Le Volcan embrasé* est un livre précieux, intelligent, passionnant, même si le dénouement de l'intrigue reste enveloppé de mystère. Il constitue un important témoignage sur la révolte druze, écrit dans une langue savoureuse et poétique, mêlant suspense, tragédie et romantisme.

ALEXANDRE NAJJAR

À part la biographie en arabe consacrée par le regretté Jamil Jabre à Charles Corm, on compte une biographie en anglais rédigée par Franck Salameh, professeur au Boston College et rédacteur en chef de la revue *The Levantine Review*. Fort bien documentée, cette œuvre parue en 2015 chez Lexington books analyse le parcours de Corm, poète et humaniste, entrepreneur et patriote, et met l'accent sur l'idée de libanisme phénicien dont il fut le promoteur. *L'Orient littéraire* a interrogé Salameh sur les raisons qui l'ont poussé, en tant qu'universitaire établi aux États-Unis, à s'intéresser à ce sujet.



D.R.

Qu'est-ce qui vous a poussé à consacrer une biographie à Charles Corm ?

Mon premier livre, qui traitait de la langue, de la mémoire et de l'histoire au Levant m'a conduit à m'intéresser à Saïd Akl. J'ai alors découvert que celui-ci a été formé dans les salons culturels de Charles Corm (baptisés « Les amitiés libanaises »). Cette information m'a ouvert une nouvelle porte dans ma recherche et je me suis promis de consacrer mon livre suivant à cette figure qui joua un rôle majeur dans la vie culturelle, sociale, intellectuelle, commerciale et politique du Liban jusqu'à sa mort en 1963, bien qu'il soit absent de la plupart des livres d'histoire sur le pays ! Une autre raison, plus personnelle, m'a conduit à m'intéresser aux travaux de Corm. Dans le film *West Beirut*, je me souviens d'une conversation animée entre l'un des personnages principaux, Tarek, et son père. Tarek se défend d'être arabe et se prétend « phénicien ». Cet épisode m'a rappelé l'un de mes professeurs à Antoura qui, en 1979, nous encourageait à lire Charles Corm plutôt que le poète arabe Umru al-Qays sous prétexte que le premier correspondait davantage à notre héritage culturel libanais.

Comment a-t-il réussi à concilier la poésie et les affaires ?

C'était un *Renaissance man*, un homme de la Renaissance doté de multiples talents ; c'était le Levantin par excellence, un humaniste ouvert sur le monde, un intellectuel iconoclaste. Ce n'était pas seulement un homme d'affaires brillant qui a introduit et représenté Ford dans la région à une époque où il n'y avait même

pas de routes carrossables ; il était aussi poète, romancier, essayiste, peintre, architecte, mécène et écologiste. Il a influencé toute une génération d'intellectuels, comme Michel Chiha, le peintre César Gemayel,

Checri Ganem, Élie Tyan, Hector Klat, Albert Naccache, Georges Naccache, Saïd Akl, le sculpteur Youssef Hoayek, Amin Rihani, May Ziadeh, et j'en passe ! Ce que peu de gens savent, c'est qu'il a beaucoup aidé les réfugiés arméniens à l'époque de leur installation à Bourj Hammoud ; il a aussi contribué au financement du Musée national et de la Bibliothèque nationale du Liban, sans compter son soutien au Festival international de Baalbeck...

Pourquoi, selon vous, a-t-il prôné le libanisme phénicien ?

Le nationalisme arabe et le panarabisme sont arrivés bien après la promotion de l'idée de libanisme phénicien, celle-ci n'est donc pas née pour les contrecarrer comme on le prétend souvent. Le libanisme phénicien fut d'abord un mouvement culturel et historique qui a plus ou moins influencé politiquement certains partis libanais comme les Kataëb ou le Bloc national, sachant qu'Émile et Raymond Eddé comptaient parmi les amis proches de Corm. Pour lui, au lendemain du départ des Ottomans, il fallait un patriotisme non confessionnel pour cimenter l'unité des Libanais et forger l'identité libanaise : il a opté pour le legs phénicien. Dans un de ses poèmes, il écrit d'ailleurs : « *Si je rappelle aux miens nos aïeux phéniciens! C'est qu'alors nous n'étions au fronton de l'histoire Avant de devenir musulmans ou chrétiens! Qu'un même peuple uni dans une même gloire.* »

Son soutien au Mandat français n'était pas inconditionnel comme le démontre *Le Volcan embrasé*...

En effet, bien que francophile, Charles Corm était d'abord un patriote libanais. Je montre dans mon livre comment il fut critique à l'égard du Mandat, lorsque la France libératrice a commencé à se comporter comme une puissance coloniale...

Propos recueillis par A. N.

CHARLES CORM de Franck Salameh, Lexington books, 2015, 257 p.

Roman

L'infini inconnu selon Samer Mohdad

VOYAGE EN PAYS DRUZE de Samer Mohdad, éditions Erick Bonnier, 2018, 189 p.

Pour ce photographe de renom qui possède à son actif la publication de nombreux albums tels *Mes Arabies*, le désir de relater par les mots une aventure humaine significative, le désir de se raconter, s'était déjà manifesté dans son précédent ouvrage intitulé *Beyrouth mutations* paru en 2013 chez Actes Sud. Avec *Voyage en pays druze*, Samer Mohdad donne toute la mesure de son souïl. Ce voyage vers le pays qu'il se propose de nous faire découvrir est d'autant plus aventureux qu'il est associé au secret, à la filiation initiatique. Le photographe a ainsi mué en écrivain pour nous livrer non seulement des instantanés qui évoquent des souvenirs intimistes d'enfance mais une vision salutaire du monde. Il se fait alors fleur turbulent charriant les tumultes du destin d'une communauté fondatrice du Liban.

La clé de voûte de cette entreprise a un nom : Insaf, une femme

d'exception, un poète qui tient chez elle un salon littéraire, une militante laïque qui refuse le port du voile, une mère à laquelle l'enfant, le jeune homme et l'auteur vouent une admiration sans borne et sans laquelle Samer Mohdad n'aurait pas écrit ce livre somme toute de transmission quoiqu'avec « *(s)es mots, (s)es images, (s)es doutes et (s)es convictions. Avec (s)on corps et (s)es sens, (s)a mémoire et (s)a révolte* ».

Ce récit débute par une fiction, celle du cauchemar qui se déroule en fait sous nos yeux. Nous sommes le lundi 4 mai 2025. Les jihadistes de l'État islamique bombardent Marseille. Des têtes sont décapitées. Un drapeau vert flotte sur le monde. Chaos. En revanche, le récit s'achève par un rêve d'espoir absolu, celui d'une humanité apaisée. La pensée unitarienne règne sur un monde laïc que « *fait tourner l'amour* ». « *Le mot Allah en arabe signifie l'infini inconnu.* »



© Samer Mohdad

Enfant, Mohdad se pensait chrétien. Lorsqu'il sera exclu de la première communion, commence

sa longue quête identitaire. C'est quoi être druze ? En Égypte (le jeune Samer y refuse de retenir

les versets du Coran), en Syrie, en Irak, on le suit alors à travers les vicissitudes de l'histoire familiale et celle des conflits régionaux durant lesquels la mort le frôle, soufflé par une explosion de Tshah, lui-même et ses aïeux, à Bzëbdine et ailleurs, à plusieurs reprises...

La grand-mère de l'auteur, parfaite conteuse par la plume de Moadad, raconte mille histoires dont celle de Salim el-Kaïssi, premier inscrit en 1936 au parti d'Antoun Saadé, et qu'elle a vu en rêve avant qu'il ne devienne son époux.

On apprendra que ce sont les Ottomans qui imposèrent à partir du XVI^e siècle de nommer à tort les Unitariens des « druzes ». On apprendra la signification des couleurs du drapeau druze. On apprendra sur les Kaïssi et les Yemeni, sur les Yazbaki et les Joublatti. On apprendra que l'aïeul de Samer, un Moadad, fut nommé au Wadi Taym, prince de

l'unitarisme qui croit en un dieu unique présent dans chaque humain. On apprendra au sujet de la réforme proposée par Hakem Bi Amr Allah au XI^e siècle, qui est une sorte de « *pratique laïque de la vie sociale* ». Mohdad défend d'ailleurs l'idée qu'une « *forme de laïcité était inscrite dans l'islam des origines* ».

Mais les plus beaux passages de cet ouvrage demeurent à mes yeux ceux qui m'apprendront davantage sur l'homme. Notamment, le truculent concours de circonstances qui firent du dyslexique, admirateur de Jim Morrison, un photographe. Mais surtout la douleur qui fit de lui un héros, « *arrêtant de vivre dans la peur* », refusant l'hypocrisie sociale et la tradition, se faisant traiter de fou, quand il trouva dans l'amour de la vérité et de sa mère, l'audace de dire non durant l'enterrement de Insaf.

ANTOINE BOULAD

RISSALA ILA EL-OUKHTAYN de Issa Makhlouf, Dâr Altanweer (2^e édition), 2019.

LETTRÉ AUX DEUX SŒURS de Issa Makhlouf, traduit de l'arabe (Liban) par Abdellatif Laâbi, José Corti, 2008.

Pluriel et intrigant, l'ouvrage de Issa Makhlouf se joue des genres et des apparences. Quinze ans après l'originale, la deuxième édition de *Rissala ila el-oukhtayn* captive encore. Journal de l'après-séparation et prose épistolaire, *Rissala ila el-oukhtayn* déroule ses confidences emboîtées telles matriochkas. Il pense la présence au monde par le prisme de l'amour. La rêverie introspective au gré de laquelle flotte le poète s'éclaire par le recours à la sagesse de cultures ancestrales – telles que celles bouddhistes, indiennes, taoïstes, bibliques. Cet ouvrage, dans sa version originale arabe, véhicule un sens du sacré.

« Était-ce ton rire ou le sanglot qu'il cherchait à dissimuler? L'archer lance sa flèche dans le ciel et part avec elle. Il en va de même pour nous qui partons vers les lieux les plus reculés, les plus rares et que n'atteignent que ceux qui ont dépassé la souffrance, le dégoût et l'absence. Celui qui parvient à l'extrême limite n'écrit plus, en fait. Il se brûle et éclaire. »

La version traduite en français, quoique d'une verve sobre et fluide, n'en reste pas moins conventionnelle. Lisse, cérébrale même dans ses passages sensuels joliment rendus, elle ne retranscrit ni la complexité syntaxique, ni les

Énigmes sororales

Poème épistolaire, *Rissala ila el-oukhtayn* se penche sur la temporalité de l'amour, l'omniprésence de la mort, la fonction du souvenir. Une ode intrigante à l'énigme et l'impermanence de notre présence au monde.

écorchures sonores et architecturales, ni la nostalgie et le désarroi intérieur, et encore moins l'ambiguïté du ton et des intentions chez Makhlouf. Certes, ces différences sont en partie dues aux particularités de chacune des langues arabe et française. *Lettre aux deux sœurs* reste une version nécessaire pour les lecteurs ne maîtrisant pas l'arabe.

L'énigme de l'amour et le mystère du duel de la vie et de la mort occupent les instants du poète.

« Que tu t'approches de l'amour signifie, implicitement, que tu t'approches de son contraire. Le feu qui embrase la peau du tigre t'abuse. Il te distrait du tigre. Son ondolement élégant réside dans son flamboiement, ses secrets et ses symboles. »

Tombe-t-on en désamour? *Rissala ila el-oukhtayn*, telle une enquête amoureuse,

collecte les indices des souvenirs et se fonde sur les lettres anciennes ou actuelles des amants. L'introspection seule ne suffit pas. Les conversations avec celle qui fut l'aimée sont de précieuses mines où Makhlouf quête le sens. Les lettres de cette dernière avec un autre homme, lettres qu'elle confie au poète, sont également importantes. Écrire à l'un(e) pour parler de l'autre, écrire au lecteur pour parler aux absents, écrire et lire des lettres pour s'éprouver vivant au passé comme au présent.



D.R. *Rissala ila el-oukhtayn* est une mise en abîme épistolaire.

L'énigme de l'amour et le mystère du duel de la vie et de la mort occupent les instants du poète. Car suivre les traces de la naissance et de la fin de l'amour, et désirer le paradis perdu dans les facettes plurielles de la femme, sont les expériences à travers lesquelles Makhlouf tente de frôler l'intrication de l'existence avec la mort. Ce n'est pas la mort paisible, la

fin naturelle qui hantent le poète, mais la destructivité que les humains déploient: désir de dévorer, d'annihiler. Quelquefois au même moment succombent le tueur et le tué.

« Quand je parle de la mise à mort, je ne vise pas un lieu déterminé. Il n'existe pas de lieu adéquat pour tuer. La terre entière s'y prête. Elle est son terreau. Et quand je parle du tueur, je n'en désigne pas un en particulier. Je regarde les êtres,

exactement comme je me vois, et je suis de peur. »

Un autre chemin privilégié est celui par lequel Makhlouf se plonge dans les spiritualités et les philosophies qui esquissent pour lui un début d'apaisement. L'expérience de l'art – photographies prises et surtout œuvres picturales et musicales admirées – permettent également au poète de sonder le mystère. Au fil de ses déambulations dans Paris, ses jardins, ses musées et ses lieux emblématiques – un très beau passage est celui d'un retour express du poète à la maison familiale au Liban –, Makhlouf reste attentif à ce que murmurent les statues. Le poète amateur d'art attend-il de l'œuvre qu'elle le comprenne? Ou qu'elle se souvienne de son passage? Le silence des statues se mêle à celui des absents et dit que tout est impermanence.

« Tu abolissais la séparation entre le proche et le lointain, toi qui craignais d'être enfermée dans la forme unique, déterminée à l'avance. Lorsque je te lisais, je t'écoutais en fait, et mon besoin de toi grandissait. Je ne savais pas que ce que je t'écrivais n'était pas en fait destiné à toi seule. Il a suffi que ta sœur m'écrive une fois pour que je m'en persuade. Je l'ai lue et je me suis rappelé ses yeux sur-le-champ. Ils donnaient l'impression d'épier un secret remuant au cœur des choses. »

Rissala ila el-oukhtayn. Faut-il prendre ce titre et son adresse duelle, au pied de la lettre? Issa Makhlouf entretient le doute tout au long de son ouvrage. Réalité/invisible, passé/présent, vie/mort, aimée/étrangère, soi/autre, les deux faces de la sororité, comme celles de Janus, sont inséparables. Qu'importe la réponse que le lecteur retient, le poète subtilement pointe vers le dépassement de l'illusion des contraires.

RITTA BADDOURA

La dernière flamme de Leonard Cohen

THE FLAME de Leonard Cohen, traduit de l'anglais par Nicolas Richard, Seuil, 2018, 360 p.

Entrevoiant déjà son retour « à un moment de main, à la maison, là où c'est mieux qu'avant », dans une chanson-clé de l'un de son album *Old Ideas* (2012), Leonard Cohen y dévoilait sa ferme intention de laisser derrière lui « une chanson d'amour, un hymne de pardon, un manuel de vie avec la défaite, un cri par-dessus la souffrance, un rétablissement après le sacrifice ».

Rongé par la leucémie, cloué sur une chaise orthopédique en raison de multiples fractures au dos, le poète canadien s'est quand même attelé à la tâche avec la discipline rigoureuse qui le caractérisait, conscient que, ses jours comptés, il ne se permettrait jamais de se présenter devant la Faucheuse comme André Chénier naguère devant la guillotine – avec ce cri de vie mêlé d'impuissance: « Pourtant j'avais quelque chose là! »

Paru en septembre 2018, soit près de deux ans après la disparition du grand poète et chanteur le 7 novembre 2016, *The Flame*, recueil de poèmes de près de 300 pages, est le résultat de cette lutte consciencieuse de tous les jours, malgré la douleur et la maladie, pour transformer les derniers souffles de son existence brisée et magnifique en une flamme incandescente qui continuerait à brûler et vibrer, comme son cœur, en communion avec la beauté.

Depuis ses débuts de poète à la fin des années 50, Cohen s'était depuis toujours – et son nom y était pour quelque chose – senti investi d'une mission sacrée de transmission d'un message prophétique relatif à l'état de l'humanité et la déchéance,

comme s'il était un témoin privilégié de la chute des anges. Aussi n'a-t-il jamais hésité à contempler le néant dans les yeux, non sans craintes et tremblements, ou encore à se laisser lamener par la beauté, lorsque sa défaite invincible le lui commandait. « En de rares occasions le pouvoir m'a été donné d'envoyer des ondes d'émotion de par le monde. Ce furent des événements imperceptibles, sur lesquels je n'avais aucun contrôle », confesse-t-il d'ailleurs, dans l'un des poèmes qui ouvrent ce dernier opus.

The Flame constitue l'apothéose de l'œuvre cohenienne, à tous les niveaux. C'est un livre qui ne recèle rien moins que l'âme en partance de son auteur.

The Flame constitue en ce sens l'apothéose de l'œuvre cohenienne, à tous les niveaux, un livre qui ne recèle rien moins que l'âme en partance de son auteur. Mais à l'anglois et aux accents aigus de la tristesse et de la dépression qui ont habité l'œuvre du poète depuis le commencement à succéder un sens poussé de la sérénité face à l'inéluctable: le passé y est à la fois vivace mais lointain, incertain; la Beauté, charnelle, omniprésente, essentielle, mais évasive, distante, à contempler de loin avec le dépérissement de la chair et l'essoufflement du désir; et la spiritualité omnisciente, mais déliée des contingences du monde sensible et de l'angoisse du sens, dépareillée, dénudée. « Et maintenant que je m'agenouille/ À la lisière de mes années/ Laisse-moi demeurer dans la lumière là-haut/ Dans la lumière radieuse/ Où il y a le jour et il y a la nuit/ Et où la vérité est la plus ample étreinte », écrit-il ainsi dans le poème « 15 Janvier 2007 Sicily Café ». « Je n'arrive pas à déchiffrer le code/ De notre amour congelé/ Il est trop tard pour savoir/ Quel était le mot de passe/ Je tends la main vers le passé/ N'arrive jamais à l'atteindre/ Et tout ressemble/ À un ultime recours », avoue-t-il également dans « Je n'arrive pas à déchiffrer le code ».

Nonobstant cette préparation au Grand Saut, le poète n'est pas pour autant coupé du monde, loin de là. En atteste d'ailleurs la polémique que l'un de ses poèmes mi-figue mi-raisin sur les bouffonneries du rappeur Kanye West – « Kanye West n'est pas Picasso » – a suscitée sur la toile lors de la publication de l'ouvrage. Quoiqu'aux portes de l'Un, de l'infini, Cohen se trouve au milieu du monde, témoin, tantôt émerveillé, tantôt littéralement effaré, de son évolution, de ses mutations diverses, de ses catastrophes à venir entrevues comme de sombres prophéties.



© Dominique Isermann

L'ouvrage, soigneusement planifié par Leonard comme un chant du cygne, est divisé en trois grandes parties. La première, de près de 90 pages, comporte une sélection de poèmes inédits, écrits sur plusieurs décennies ou récents, mais

considérés comme « achevés » par un poète incroyablement exigeant autant coupé du monde, loin de là. En atteste d'ailleurs la polémique que l'un de ses poèmes mi-figue mi-raisin sur les bouffonneries du rappeur Kanye West – « Kanye West n'est pas Picasso » – a suscitée sur la toile lors de la publication de l'ouvrage. Quoiqu'aux portes de l'Un, de l'infini, Cohen se trouve au milieu du monde, témoin, tantôt émerveillé, tantôt littéralement effaré, de son évolution, de ses mutations diverses, de ses catastrophes à venir entrevues comme de sombres prophéties.

La deuxième partie, de près de 70 pages, rassemble les paroles des chansons de ses trois

derniers albums, *Old Ideas*, *Popular Problems* (2014) et *You Want it Darker* (2016), ainsi que celles des chansons écrites pour sa compagne de naguère Anjani pour son album *Blue Alert* (2006).

Le troisième et dernier pan de l'ouvrage est sans doute le plus précieux, puisqu'il rassemble, sur une centaine de pages, des textes poétiques extraits des innombrables carnets non datés dans le temps – 3000 pages écrites sur plus de six décennies! – où Leonard Cohen s'adonnait, depuis son adolescence, à sa mission la plus sacrée, celle de « noircir des pages ». L'on y retrouve aussi, outre le discours épique du poète lors de la réception du Prix Prince des Asturies en juin 2011, une dernière phrase très évocatrice de l'homme, écrite quelques heures avant sa mort dans le cadre d'un échange par courrier électronique: « *Bénis soient les pacificateurs, car ils seront appelés fils de Dieu.* » L'ouvrage est enfin parsemé de dessins-autopourtraits, accompagnés de formules qui témoignent de son sens poussé de l'humour et de l'autodérision.

The Flame est bien la feuille de route magistrale que Leonard Cohen, le shaman-guérisseur, laisse derrière lui, comme un testament-manuel d'apprentissage à vivre avec l'inéluctable, l'indomptable, l'éternelle défaite qui couronne tous nos printemps. « *La vie, c'est d'abord un vif flamboiement de rêves, puis une terne lumière faite de ternes heures, jusqu'à ce que la vieillesse amène à nouveau le vif flamboiement* », écrivait le grand Yeats. « *Bien sûr il a échoué mon petit feu! Mais elle est vive l'étincelle mourante! Va dire au jeune messie! Ce qui arrive au cœur* », reconnaît pour sa part, à la fois tendre et impitoyable, le maestro canadien.

Si toutes les défaites étaient aussi flamboyantes que la flamme merveilleuse, majestueuse et indestructible de Leonard Cohen, ce monde brisé et disloqué serait plus que jamais un havre éclatant de lumière.

MICHEL HAJJI GEORGIU

Poème d'ici

D'ISSA MAKHLOUF

Poète, écrivain, traducteur, Issa Makhlouf est né à Zghorta, au Liban. Il vit à Paris depuis 1979. Docteur en anthropologie sociale et culturelle, il a occupé différents postes de responsabilité: enseignant à l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs de l'Université Sorbonne nouvelle, responsable de la partie culturelle de la revue *Al-Yom Assabe*, directeur de l'Information à Radio Orient à Paris et conseiller spécial aux affaires culturelles à l'ONU à New York, dans le cadre de la soixante-et-unième session de l'Assemblée générale en 2006-2007.

Issa Makhlouf a publié plusieurs recueils de poésie essentiellement en langue arabe mais aussi en langue française, ainsi que des essais et des pièces de théâtre. Son œuvre poétique, traduite en diverses langues, est plurielle et se situe au carrefour de plusieurs cultures. Maîtrisant les langues arabe, française et espagnole, Issa Makhlouf a traduit des auteurs libanais (notamment Schéhadé et Adonis), français et latino-américains. *Lettre aux deux sœurs*, décrite par Philippe Jaccottet comme « un livre ardent, mystérieux et émouvant », a reçu le prix Max Jacob en 2009.

*
Celui qui a allumé une étoile pour dissiper notre peur du noir total a exacerbé notre peur Du ciel il a retiré le voile Celui qui a ouvert et refermé les paupières et a laissé aux branches la liberté de se transporter dans les airs se confond avec le battement d'une aile au croisement du jour et de la nuit Il plane autour des dormeurs en un silence de marbre

*
Nous sortirons des armoires les manteaux de fourrure les ceintures et les chaussures de cuir Cette nuit, nous revêtrons les animaux tués avant de nous presser vers la fête

*
Ta main ouverte était refermée sur son passé et ses mystères. Je l'ai mise dans la mienne et je l'ai remplie de cire. J'espérais en mon for intérieur qu'elle allait brûler et me communiquer l'effet de sa brûlure. Mais plus l'intensité de celle-ci augmentait, plus tes yeux brillaient.

Traduits de l'arabe par Abdellatif Laâbi



© Dominique Isermann

« Bien sûr il a échoué mon petit feu/ Mais elle est vive l'étincelle mourante/ Va dire au jeune messie/ Ce qui arrive au cœur »

Grains de Malaisie

Prix du premier roman étranger 2018, *La Somme de nos folies* de Shih-Li Kow, récite à deux voix, est un foisonnement de chroniques et de portraits truculents. Une découverte multisensorielle d'une Malaisie contemporaine des contrastes.

LA SOMME DE NOS FOLIES de Shih-Li Kow, traduit de l'anglais (Malaisie) par Frédéric Grellier, Zulma, 2018, 384 p.

Difficile de présenter en quelques mots la singularité d'un petit ovni tel que *La Somme de nos folies*. Savouré à petites bouchées, il est hors du commun. Lu entièrement, il peut être déroutant, car extrêmement dense et sans trame narrative ou nœud pouvant servir de charpente ou de fil directeur. Ce roman miroite de mille facettes et s'approfondit en des dimensions qui éclorent à mesure que l'on s'y aventure, forêt sauvage dissimulant des trésors inattendus.

Ce roman qui ne cherche pas à tenir ses lecteurs en haleine, se révèle nimbé de sagesse et de leçons de vie et de folie. Origami 3-D faits de nombreuses petites pièces pliées et assemblées avec patience, son humour ose et flirte avec le grotesque ou le noir. Il peut être décousu, vertigineux, bavard, haut en couleurs, et tout aussi impassible, comme les habitants du village de Lubok Sayong où se déroulent les faits relatés par l'auteur Shih-Li Kow dont c'est là le premier roman.

La Somme de nos folies, riche de personnages extravagants, authentiques et attachants, reste avant tout l'histoire de la mémoire et du devenir de Lubok Sayong. Quelque part au nord de Kuala Lumpur, ce village coïncé entre deux rivières et trois lacs, est sujet à des inondations régulières. La dernière, introduisant le roman, aura des effets spectaculaires et augurera une série de changements dans la vie des habitants. Destruction, reconstruction, flux, création: un cycle vif anime ce roman jalonné de deuils et de renaissances, dans la coexistence des contrastes. Jeunesse et vieillesse, réalité et surnaturel, nature et technologie, *straight* et *queer*, tradition et mondialisation, autochtone et étranger, tragique et cocasse, douceur et violence: les apparentes oppositions y cohabitent dans l'harmonie et la continuité.

La folie dans ce roman est



d'une usine de litchi et pêcheur à ses heures; de Mary Anne, candide et créative, fraîchement sortie à l'âge de onze ans d'un orphelinat et se retrouvant par un cocktail insolite de circonstances adoptée par Beevi; de Mary Beth sa meilleure amie courageuse et déterminée; d'Ismet le potier beau comme soleil; de Miss Boonsidik *lady boy* au cœur d'or, et de tant d'autres qui se quêtent librement et restent dans leurs maladresses, fidèles à leur être profond.

Les thématiques dans ce roman sont plurielles et engagées. Il y est

question de mémoire familiale et collective, de secret de famille, de passage à l'âge adulte ou mature, d'amitié indéfectible, de corruption politique, de violence, de reconversions, de *B&B*, de *Gay Pride*, de poissons dévoreurs d'humain, de fantômes, de démarches économiennes. Tout cela fait pas mal de juxtapositions détonantes à l'image de ce roman inclassable.

La force secrète de *La Somme de nos folies* est de dépeindre des existences restées en connivence et dépendance étroites avec la nature.

La force secrète de *La Somme de nos folies* est de dépeindre des existences restées en connivence et dépendance étroites avec la nature. Les valeurs qui s'y enracinent sont portées par l'art de l'étonnement que maîtrise Shih-Li Kow. Sous ses airs de folies pittoresques, ce texte est une célébration pudique de la diversité, de la transmission générationnelle et de la vie qui passe.

RITTA BADDOURA

Questionnaire de Proust à Philippe Torreton



Né en 1965, Philippe Torreton est un acteur français de cinéma, de théâtre et de télévision. Parrain du festival des Didascalies à Périgueux depuis 2015, Torreton a été distingué par plusieurs prix dont le César du meilleur acteur pour son interprétation dans *Capitaine Conan* (1996) et le Molière du comédien dans un spectacle de théâtre public pour *Cyrano de Bergerac* (2014). Auteur de plusieurs ouvrages, il a publié récemment *Jacques à la guerre* (Plon), un récit touchant dans la lignée de *Mémé* (L'Iconoclaste, 2014).

Quel est le principal trait de votre caractère?
Je l'ignore et je ne veux pas le savoir.

Votre qualité préférée chez un homme / une femme?
La gentillesse.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis?
Leur gentillesse.

Votre principal défaut?
La susceptibilité.

Votre occupation préférée?
Ne rien faire.

Votre rêve de bonheur?
Père au foyer (quelque temps!).

Quel serait votre plus grand malheur?
Je n'ose même pas le formuler.

Ce que vous voudriez être?
Quelqu'un de bien.

Le pays où vous désireriez vivre?
L'Écosse.

Votre couleur préférée?
Le vert.

La fleur que vous aimez?
La rose Ronsard, la primevère.

L'oiseau que vous préférez?
L'albatros.

Vos auteurs favoris en prose?
Shakespeare.

Vos poètes préférés?
Rimbaud, Verlaine.

Vos héros dans la fiction?
Rahan.

Vos héros dans la vie réelle?
L'Abbé Pierre, Jaurès, Sitting Bull.

Ce que vous détestez par-dessus tout?
La veulerie, l'arrivisme.

Les caractères historiques que vous détestez le plus?
Mao, Staline, Hitler...

Le fait militaire que vous admirez le plus?
La résistance dans le Vercors.

La réforme que vous estimez le plus?
Le droit de vote des femmes.

L'état présent de votre esprit?
Calme.

Comment aimeriez-vous mourir?
Entouré ou en plein élan.

Le don de la nature que vous aimeriez avoir?
Voler.

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence?
Celles qui reposent sur un socle de bonne foi.

Votre devise?
Essayons!

Le clin d'œil

DE NADA NASSAR-CHAOUK

À la diète!



La Diète à l'école, c'était un obscur chapitre du livre d'histoire relatant les efforts de la première Assemblée politique à l'époque du Saint-Empire romain germanique pour trouver une solution aux différends entre les États confédérés. Un instrument de paix quoi...

Hélas, aujourd'hui, la diète est une véritable guerre avec ses armes, ses chefs, sa propagande, ses victoires et surtout... ses défaites.

Dans un effort aussi désespéré que récurrent de «maigrir avant les fêtes», vous demandez innocemment à vos copines – au cours d'un déjeuner copieux – comment faire. C'est que vous en étiez restée au triste mais simplissime steak grillé/feuille de salade, toast/labné en vogue durant votre jeunesse. Malheureuse!

De la viande rouge! Vous n'y pensez pas! Bourrée de graisses saturées (saturées? elles en ont marre? Et vous alors!) De la salade? Et les pesticides? Bio? Comment en être sûre? D'ailleurs, vous n'êtes pas encore Vegan? Faudrait paraît-il renoncer à vos beaux escarpins en cuir et vous promener dans tout Achrafieh comme Mariam Nour en savates de chanvre. C'est ça qui ferait bien quand vous rencontrerez vos étudiants de la Fac. Un toast? Et le gluten? Pas encore intolérante? Vous avouez avoir toujours joyeusement mordu dans vos sandwiches sans rien ressentir. Vous devenez carrément suspecte. De la labné? Et l'intolérance au lactose? Vous avez une idée. Et si vous vous nourrissiez d'un pauvre petit poisson grillé (vous n'osez même pas parler du poulet aux hormones)? Et le mercure dont il est bourré? Vous décidez de taire vos tartines/confort beurre à 100%/ sucre blanc pour éviter que vos copines n'appellent immédiatement la morgue.

Que faire? C'est tout simple, disent-elles, suivre comme Heidi Klum le régime Yin Yang ou se nourrir – comme ce pauvre Esau – de lentilles.

Vous renoncez. Ce soir, affalée sur votre canapé préféré, vous dégusterez devant la télé un sac de chips au bacon, une grande tartine de Nutella et une cannette de coca... light.

La bouleversante énigme d'une mère

LE GUETTEUR de Christophe Boltanski, Stock, 2018, 288 p.



Le romancier et journaliste Christophe Boltanski avait reçu le Prix Femina en 2015 pour *La Cache* où il tirait le portrait de sa famille paternelle. Dans *Le Guetteur* qui vient de paraître, c'est de sa mère dont il s'agit. Une mère insaisissable, secrète, éprise de liberté mais qui, dans les dernières années de sa vie, s'est perdue dans une forme de folie, un délire de persécution, un enfermement autant physique que mental. On imagine la douleur d'un fils confronté à la maladie de sa mère, mais de cette douleur-là, rien ne sera dit, on ne se situe pas ici dans l'émotion, le propos du roman est ailleurs. Le titre, certes, en donne la clé, qui renvoie à un polar ébauché par la mère et intitulé «La Nuit du guetteur». Boltanski le retrouve dans l'appartement de sa mère après sa mort. Il découvre ainsi sa passion pour ce genre littéraire («une littérature qui vise moins à résoudre une énigme qu'à montrer la noirceur de la société») et son désir d'en écrire, comme en témoignent tous ces débuts de romans noirs, rangés dans des chemises et auxquels il emprunte des phrases placées en exergue des chapitres. «Son texte par sa béance me renvoyait

de valises et hébergea chez elle un militant du FLN dans la clandestinité. Françoise, puisque c'est son prénom, dut certainement être surveillée, suivie, guettée pendant de longs mois. Elle connut donc l'obligation du secret, la peur parfois, les strictes exigences de la clandestinité toujours. Elle accomplit quelques actes de bravoure, sans doute trop petits pour être consignés mais qui durent entretenir son rêve d'un destin plus ample que celui, trop étroit, auquel elle semblait destinée. Elle accepta sûrement de ne connaître que les fausses identités de ses interlocuteurs et de ses camarades. Elle appartint pendant quelque temps à un réseau, une armée secrète.

C'est dire si l'enquête patiente de Boltanski est lente, difficile, et bute sans cesse sur de fausses pistes. Des hypothèses s'élaborent, celle par exemple d'un reproche trop lourd à porter. D'une action commise au cours de cette période et qui, des décennies plus tard, continuait de la hanter. Quelque chose qu'elle aurait fait, trop fait ou omis de faire. Mais là non plus, aucune réponse définitive n'est apportée.

Ces explorations labyrinthiques enchâssent des points de vue, des témoignages, des documents de nature diverse et donnent au roman à la fois sa singularité et sa musique, son écriture patiente, mate, évitant sans cesse le spectaculaire. Parfois la lenteur de l'avancée est décourageante. La multiplication des fausses pistes ou des demi-réponses fait retomber le soufflet. Mais la dimension modianesque de l'enquête – on est par moments du côté de *Dora Bruder* – reprend le lecteur par la main. N'oublions pas que ce «guetteur» est aussi inspiré par un poème d'Apollinaire que la mère de l'auteur avait noté sur la page de garde de l'une de ses ébauches romanesques «Et toi mon cœur pourquoi bats-tu? Comme un guetteur mélancolique...».

GEORGIA MAKHLOUF

Zeina Abirached



Mahomet aux yeux de l'Occident

MAHOMET L'EUROPÉEN, HISTOIRE DES REPRÉSENTATIONS DU PROPHÈTE EN OCCIDENT de John Tolan, Albin Michel, 2018, 448 p.

Dans cet ouvrage, le médiéviste franco-américain entreprend de dresser le parcours des représentations européennes du Prophète, du Moyen-âge à nos jours. Pour la période la plus ancienne, on trouve deux versions correspondant à des publics différents. La première est celle des chansons de geste allant de la *Chanson de Roland* aux récits des Croisades. Dans cette vision populaire, Mahomet est soit l'un des dieux des Sarrasins soit une idole, soit les deux. On la retrouve dans des représentations figurées, aussi bien dans des manuscrits que dans des vitraux. La seconde, lettrée, s'appuie sur des textes venus des chrétiens d'Orient, puis dans la connais-

sance directe de certains textes musulmans : c'est un charlatan et un sorcier qui a feint d'être prophète afin d'épouser une femme riche et puissante et de prendre la tête de la nation arabe. À l'image de l'imposeur s'ajoute celle de l'hérésiarque ce qui revient à admettre que l'islam n'est pas une religion nouvelle, mais une déformation du christianisme et éventuellement du judaïsme. Ces polémiques contre l'islam sont particulièrement liées à la

« Le Mahomet de Bonaparte est un Napoléon qui aurait réussi. »

Reconquista espagnole et à la lutte contre les Turcs dans les Balkans à partir du XIV^e siècle. Il faut noter l'exception du grand Nicolas de Cues qui reconnaît les bonnes intentions de Mahomet dans sa lutte contre les idoles même s'il méconnaît la vraie religion.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, la connaissance du Prophète se construit dans la lutte contre les Turcs et les guerres de religion entre chrétiens. Dans le premier cas, on se trouve dans une sorte de culture de guerre qui fait de l'islam le fléau



de Dieu pour punir les chrétiens de leurs péchés. Dans le second, la référence à l'islam est une arme dans les polémiques entre protestants et catholiques. Ainsi Luther va jusqu'à dire que l'islam, en dépit de ses turpitudes, est moins pire que le papisme. Pour les polémistes catholiques, Luther est un nouveau Mahomet. Cette double disqualification risque de faire émerger un relativisme. Le danger vient en particulier du courant unitariste qui s'appuie sur l'islam pour réfuter la Trinité. Un Michel Servet se trouve ainsi pourchassé par l'Inquisition avant de finir brûlé vif dans la Genève de Calvin.

Dans les luttes religieuses du XVII^e siècle anglais, certains puritains radicaux font de Mahomet et de la

première communauté des croyants le modèle d'une société républicaine et anticléricale. De l'autre côté, des royalistes voient dans Cromwell un imposteur proche du Prophète.

Dans la pensée des Lumières, Mahomet est à la fois l'imposeur traditionnel et le modèle du législateur et du conquérant. Il prend la position enviable du « grand homme ». La polémique contre l'islam est souvent le masque d'une critique du christianisme et cette religion est assimilée à une sorte de déisme. Il s'ensuit une sécularisation qui fait de Mahomet un personnage historique et qui ouvre à une science comparative des religions.

Pour Napoléon, Mahomet est un modèle. Lui-même a fait du charlatanisme en Égypte mais il a toujours eu une admiration pour le Prophète, législateur et conquérant : « *Le Mahomet de Bonaparte est un Napoléon qui aurait réussi.* » Chez les romantiques, l'image du « grand homme » se renforce. Pour les juifs d'Europe centrale et orientale, le Prophète apparaît comme le promoteur d'une religion

réformée face à une orthodoxie religieuse étouffante.

Les écrits consacrés au Prophète au XX^e siècle sont innombrables. John Tolan s'intéresse surtout à Louis Massignon et Montgomery Watt, c'est-à-dire à un orientalisme d'inspiration chrétienne ainsi qu'à la question d'un œcuménisme étendu à l'islam.

Bien évidemment, toutes ces représentations se chevauchent et ne se succèdent pas de façon régulière. Ce parcours est révélateur des différentes problématiques de la culture européenne qui conduisent néanmoins à une accumulation des connaissances et à l'émergence d'une science des religions. L'auteur se refuse à aborder les débats plus contemporains sur le premier siècle de l'islam, mais il a réussi ce qui était son ambition : montrer qu'il existe un « *Mahomet l'Européen* » qui fait partie de la culture dite occidentale.

L'ensemble, d'une grande érudition, se lit très agréablement et fera certainement dans le grand public cultivé.

HENRY LAURENS

À lire

Nouveautés en Pléiade

Dans la fameuse collection « La Pléiade » chez Gallimard, plusieurs titres importants sont prévus entre février et mai 2019 : *Histoire de la révolution française* de Jules Michelet en deux volumes, le tome II des *Œuvres complètes* de Baudelaire (réédition), le tome II des *Œuvres complètes* de Nietzsche, les *Œuvres complètes* de Platon en un coffret de deux volumes (réédition), et *Romans et récits* de Romain Gary en deux tomes, sachant que l'album Pléiade de l'année 2019 sera consacré à cet écrivain.



Vénus et Marina

Figure éminente de la littérature francophone, Vénus Khoury-Ghata se penche dans son dernier livre *Marina Tsvetàïeva, mourir à Elabouga* (Mercure de France) sur la destinée de cette grande poétesse russe ballottée par les aléas de l'histoire et confrontée à des exils successifs. Elle tutoie son héroïne et nous entraîne sur ses traces, de Moscou à Paris, en passant par Elabouga, Berlin et Prague, où l'on croise une foule d'artistes connus, comme Pasternak, Rilke ou Volochine...

Elham Mansour en ligne

Intitulé *Ayloul* (Septembre), le prochain roman d'Elham Mansour paraîtra en ligne au printemps 2019 et sera consultable gratuitement sur le site www.elhammansour.com qui propose déjà aux lecteurs, en libre accès, tous les romans et articles de l'auteur.

Macron par Rambaud

Chroniqueur satirique des présidences françaises, Patrick Rambaud, prix Goncourt 1997, s'attaque, après Sarkozy et Hollande, à Emmanuel Macron dans un ouvrage irrésistible de drôlerie intitulé *Emmanuel le Magnifique* (Grasset) où, à la manière de Saint-Simon, mémorialiste de Louis XIV et de la Régence, il tourne en dérision « Jupiter » et sa cour.

Maroun Machaalani se dévoile

Combattant pendant la guerre, de 1975 à 1986, Maroun Machaalani a raconté son parcours à un passionné de l'histoire contemporaine du Liban, Gabriel Gemayel, dans un livre captivant et fort bien écrit, intitulé *Croix de guerre, des ténèbres à la lumière céleste*. Témoignage précieux pour tout lecteur désireux de mieux comprendre le conflit libanais tel qu'il a été vécu de l'intérieur, cet ouvrage autobiographique est le récit d'une descente aux enfers suivie d'une belle rédemption par la foi.

À voir

La fin d'Oscar Wilde

Pour son premier film en tant que réalisateur, l'acteur Rupert Everett s'est penché sur le destin d'Oscar Wilde. Intitulé *The Happy Prince*, interprété par Everett lui-même, Emily Watson, Colin Firth et Béatrice Dalle (en patronne de café), ce long-métrage évoque la déchéance de l'écrivain et ses derniers jours à Paris où il mourut à l'âge de 46 ans.

Colette au cinéma

La romancière Colette est l'héroïne du biopic *Colette begins* réalisé par Wash Westmoreland qui nous raconte comment une jeune fille de la campagne, incarnée par l'excellente Keira Knightley, est devenue une femme de lettres en contact avec un monde sulfureux.



Les sociétés arabo-musulmanes à l'épreuve de la virilité

LE GENRE INTRAÏTABLE. POLITIQUES DE LA VIRILITÉ DANS LE MONDE MUSULMAN de Nadia Tazi, Actes Sud, 2018, 448 p.

Cet essai ambitieux, dont il n'est possible ici que de schématiser les longs développements, emprunte à plusieurs disciplines du savoir pour analyser les relations de pouvoir dans le monde musulman à l'aune de la question du genre. Le livre écarte d'emblée le biais géopolitique par lequel sont le plus souvent abordées les sociétés arabes pour privilégier l'exploration de la virilité en tant que principe fondateur du politique. Soit-elle négative, bêtement construite en opposition au féminin qu'elle réduit à la faiblesse et à la duplicité, ou au contraire affirmative, synonyme de désir, de volonté de puissance, de dépense pure et de pulsion de vie, la virilité ne régit pas seulement les rapports entre les sexes, entre les hommes, entre les

hommes et leur image, mais aussi entre les hommes et leur gouvernement.

La réflexion de Nadia Tazi commence par le désert, quand l'essentiel de la vie d'homme et des conventions sociales s'articulait autour de l'honneur – défi à la mort, bien le plus précieux dans un espace qui empêche toute autre appropriation. La virilité du désert, c'est la préservation de ce bien plus estimable que la vie, c'est la gloire du nom, la souveraineté absolue sur soi et de soi parmi et contre d'autres souverainetés plus ou moins égales, sa manifestation inlassable par la violence de l'exploit guerrier, l'esprit de corps ou l'hospitalité, par le chant et la poésie. Un tel régime de virilité, dans un tel milieu naturel, se confond à un état de guerre permanent, ouvert ou latent, à l'image de l'état de nature dont parlent les philosophes du contrat. L'islam, s'il a bénéficié



© Jacques Floret

dans son expansion formidable de cette dépense bédouine, apparaît précisément comme un remède à la condition du désert. Une possibilité de fondation. Par le respect des préceptes religieux et l'imitation du Prophète, la virilité (querelleuse à mort, oppressive du féminin) cède à la masculinité (modération, acceptation du féminin); en termes politiques, la rivalité de clans indomptables cède à un pouvoir spirituel et terrestre commun, le nomadisme sans État à la cité administrée. Cède mais ne disparaît pas tout à fait. Car cet « *ethos du désert* » n'est pas un moment historique révolu, une

période, un prélude : c'est une potentialité continue, une hantise, qui explique la nature du problème politique auquel l'islam cherchait à répondre : la discorde (la *fitna*). Conjuré d'abord la division et l'anarchie a mécaniquement exposé la société musulmane à un autre problème politique, dont l'Empire ottoman fut la scène principale, l'archétype : la déchéance inéluctable du pouvoir central quand il s'incarne dans l'unicité absolue du Sultan – quand le pouvoir devient sa chose et se replie (« *se voile* ») derrière la domesticité comploteuse du Sérail. Bien que modernistes et laïques, du moins à leurs débuts, les expériences nationalistes du XX^e siècle ont failli parce qu'elles étaient prisonnières des pathologies du viril; les régimes autoritaires auxquels elles ont abouti n'ont été que des survivances, des variétés de ce mal originel qui semble condamner les sociétés arabo-musulmanes

à devoir choisir entre la division et le despotisme. Le projet islamiste qui s'acharne depuis à leur succéder étant moins la manifestation d'un retour de la ferveur religieuse qu'un retour du viril, qu'une restauration de la virilité ordinaire blessée par les tentatives manquées de la modernisation. Les réflexions avancées dans l'ouvrage ne sont évidemment pas toutes neuves, pas toutes exemptes de reproches (la « *rue arabe* » est-elle une catégorie recevable? la rue arabe ne serait-elle pas réduite, dans les passages descriptifs de la virilité ordinaire, aux rues de Fès? la virilité arabe n'est-elle pas aussi, parfois, la virilité tout court? qu'en est-il des expériences, des courants et des quotidiens contestataires de cette virilité? pourquoi aucune place ou presque ne leur est faite?), mais elles offrent ensemble une grille de lecture à la fois large, singulière et fouillée du malheur politique arabe.

OLIVER ROHE

Pacifiste, Stefan Zweig combat, durant la Grande Guerre, une plume à la main.



SEULS LES VIVANTS CRÉENT LE MONDE de Stefan Zweig, traduit de l'allemand par David Sanson, Robert Laffont, 2018, 160 p.

Publicité

À tous les amoureux de la culture, Librairie Antoine vous souhaite une bonne année 2019

A. Antoine Librairie Antoine Depuis 1933

www.antoineonline.com

Zweig: un homme, des convictions

Avant d'assumer sa qualité d'écrivain comme un véritable métier, Zweig a commencé par publier des recensions dans la presse. Son talent de conteur et la finesse de ses analyses psychologiques éclairaient d'un jour nouveau les événements de la première moitié du XX^e siècle dont il fut un témoin privilégié.

Il observe, en 1914, au début du premier conflit mondial, non seulement une étrange euphorie, mais aussi ce que Freud appelle « *le dégoût de la civilisation* »; ce besoin de laisser libre cours aux instincts les plus primitifs. Les positions de Zweig durant ce conflit sont mouvantes, complexes, voire même contradictoires; « *elles ont changé l'homme et transformé l'artiste, lui donnant une épaisseur qu'il n'avait pas* ». Ainsi ses premiers écrits nous éclairent-ils non seulement sur son époque mais aussi sur sa personnalité.

L'une de ses contradictions est celle qui oppose son identité juive à son patriotisme allemand. De fait, « *il réagit en Allemand plutôt qu'en Autrichien sujet de la double monarchie* ». Toutefois, s'il se réjouit des victoires allemandes, sa joie est en demi-teinte : « *Je dois serrer les dents lorsque je lis que les bombes pleuvent sur Liège* ». En lui pointe déjà le pacifiste.

Le 4 avril 1915, il va beaucoup plus loin et publie dans la presse viennoise une réflexion intitulée « *Pourquoi la Belgique, pourquoi pas la Pologne? Une question aux pays neutres* ». Ce texte est précieux pour comprendre sa conversion au pacifisme, d'autant plus qu'il prend en compte, pour la première fois, le problème des juifs de Pologne. « *Personne ne parle de la Pologne. Personne n'osait, quand*

on le soumettait, les yeux dans les yeux, à cette effrayante interrogation, personne n'osait affirmer qu'il ne s'était rien passé, là-bas, de ce qui, en Belgique, suscite les larmes et la compassion. » Il y dénonce sans détours une « *compassion à deux vitesses* ». Cette réflexion inspirera un ouvrage célèbre : *La Pitié dangereuse*.

En 1917, il assume un rôle de « *guide spirituel* » en signant des articles, des manifestes, des lettres ouvertes et des critiques pour lutter contre le « *bourrage de crâne qui s'exerce sans relâche sur les consciences individuelles* ». Parmi ses textes militants, « *L'éloge du défaitisme* » est l'un des plus saisissants. Il y affirme qu'il importe d'être « *méfiant envers les idées, qu'aucune idée ne vait qu'on lui sacrifie sa vie, que les idées ne font que changer de forme* ». Il conclut cette profession de foi par le suivant : « *Chaque être a un droit suprême sur sa vie : le droit de la préserver de sa conviction et le droit de la sacrifier à sa conviction* ». Toutefois, « *seuls les vivants créent le monde* ».

Créer, c'est ce qu'il s'attache à faire. Se gardant bien d'exercer des responsabilités politiques, il se retire après la Grande Guerre à Salzbourg où il écrit *Amok*, *La Confusion des sentiments* et *Marie-Antoinette*.

Préservant ainsi son autonomie d'écrivain, il publie *La Suisse, auxiliaire de l'Europe*, un éloge de la Croix-Rouge et de la neutralité. D'un bout à l'autre de ce recueil d'articles, domine le style si particulier de Zweig : des phrases où chaque mot exprime de manière extrêmement juste (et mieux que n'importe quel autre!) la pensée de l'auteur : « *Il y a moins de sommeil dans le monde aujourd'hui, plus longs les*

jours et plus longues les nuits. » Et puis, il y a ceux que la guerre n'atteint pas : une « *communauté en voie de disparition* (...). Français, allemand, italien, anglais, ils n'ont pas de patrie, les insoucients. »

Toujours en 1918, il écrit dans « *L'opportunisme, ennemi mondial* » : « *Mieux vaut des opposants face à nous que des traîtres parmi nous.* »

Quelques années plus tard, il sera l'un des premiers à percevoir, d'une part, le danger que représente Hitler et, d'autre part, le fait que Staline ne peut être la solution.

Dans « *La dévaluation des idées* », il écrit : « *Jamais elles ne se sont réalisées sur les champs de bataille, les grandes idées : seulement sur le bûcher, sur la croix et sur le pal du martyr, seulement là où un individu a vécu jusqu'au bout de manière exemplaire. Jamais là où triomphait la masse, canons contre canons.* »

Le talent de l'auteur nous livre des textes portant la marque de l'événement et de leur époque, et cependant intemporels : « *Et sur le visage balafre, lacéré, tailladé, supplicé de la terre sont encore inscrits l'étendue de la souffrance, l'effort et le supplice des hommes.* »

À travers ses écrits, Zweig interpelle tout particulièrement les Libanais, ce peuple qui, pour avoir vécu la guerre, admire les soldats morts pour leur patrie et valorise le mérite guerrier; il nous invite à repenser entièrement notre système de valeurs. « *La réévaluation de chaque vie humaine* » passe nécessairement par « *la dévaluation de toute idée guerrière* ».

LAMIA EL-SAAD

Sélim Abou, un « Che » en soutane

En déposant les insignes de l'ordre du Cèdre sur le cercueil du Père Abou, un déluge de souvenirs submergeait mon esprit, déjà embrumé par le chagrin, et ballotté par les sons et les chœurs d'une messe à la mesure de la compagnie de Jésus et de son serviteur. Dans la crypte de l'église Saint-Joseph où il officiait souvent les dimanches soir, reposait Sélim Abou qui avait assumé son sacerdoce comme un militant assume sa cause. Intraitable dans sa soutane noire de militant nationaliste de droite quand il s'agissait de défendre le Liban, il l'était tout autant dans sa chasuble blanche de militant socialiste de gauche dès lors que les opprimés et les pauvres sollicitaient son appui.

À la fois Garibaldi et Che Guevara, ses vœux ecclésiastiques avaient imprimé sans jamais la dénaturer sa quête intransigeable, du vrai, du juste, du bon, qu'il allait aussi bien chercher auprès des amérindiens d'Argentine que chez lui, parmi ses étudiants, je dirais presque parmi ses disciples, d'un Liban et d'un Proche-Orient noyés dans les épreuves.

En Béchir Gemayel, il voulait chercher, non point le leader d'un christianisme minoritaire exacerbé, mais

plutôt le chef de file d'une unité nationale à refaire sur les dix mille kilomètres carrés étalés, grâce aux Libanais, d'ici et d'ailleurs, sur la totalité du globe.

En Rafic Hariri, il avait trouvé un bâtisseur à sa façon, une *success story* comme il lui plaisait d'en rêver pour les Libanais d'origine modeste. Car bâtisseur et « rebâtisseur », il l'avait été lui-même comme avant lui Jean Ducruet. Grâce à eux, les facultés éventrées, l'Hôtel-Dieu détruit et la rue de Damas témoin du calvaire de la capitale renaîtront mille fois de leurs cendres et engendreront ici le premier « e-hôpital » du Moyen-Orient, là un bâtiment où les sciences de l'Humain incarnent la vocation jésuite, ou encore là-bas une super École d'ingénieurs, un pôle technologique, des musées, et les premières *start-up* du Liban grâce à la Berytech. C'était là pour lui un accomplissement des tâches et des défis de l'université. Il reprend alors une introduction au livre du philosophe Charles Taylor pour libérer les membres des communautés universitaires – enseignants, étudiants et administratifs – et les appeler à dénoncer les discours non respectables en les montrant tels qu'ils sont : mépris flagrant des intérêts des autres, rationalisation de l'égoïsme ou des intérêts du



D.R. groupe, préjugés ou pure haine de l'humanité.

En 2002, il explose et me fait l'honneur de conclure son discours de la Saint-Joseph en reprenant des paroles que j'avais adressées aux diplômés du campus des sciences médicales. Je me cite en le citant : « Pour que nous obtenions un résultat durable, la pression populaire et démocratique doit se poursuivre, s'étendre, s'amplifier. Se détourner aujourd'hui, se replier, quitter, équivaudrait dans notre cas d'espèce au délit de non-assistance à pays en danger. Parce que le Liban est précisément en danger, ses élites doivent rester à son chevet (...), le salut du Liban en dépend. Il y va de sa indépendance à compléter, de sa souveraineté à rétablir, de sa liberté à retrouver, de sa prospérité à construire. »

Les « Résistances » de l'université, ses « colères » serviront de bréviaire à la Révolution du Cèdre. Sélim Abou qui permettait aux étudiants de tenir des « Hyde Park » mémorables avait saisi le sens de la colère qui grondait déjà sur les campus et qui débordera plus tard pour grossir les rangs de la plus imposante manifestation de l'histoire du pays, celle du 14 mars 2005.

Pour ce grand maître de la sociologie, les résistances et les colères, pour évoluer du cadre universitaire à la révolte populaire, se devaient d'être régulées et organisées. Il fera appel, à cet effet, aux penseurs les plus pointus, la plupart formés à l'école marxiste mais qui en étaient revenus en dosant lutte pour l'indépendance et lutte des classes dans le plus grand respect des priorités du moment. Réunion après réunion,

transformant le Rectorat en véritable pépinière d'idées et d'actions, il réussira le plus judicieux mélange d'étudiants, de syndicalistes, de professeurs et même de députés (la poignée qui avait dit non à la Syrie et à Lahoud) créant avec son inséparable camarade Samir Frangié – oui, camarade, le mot leur va bien – et fera école parmi les premiers noyaux du 14 Mars auxquels s'associeront, tour à tour, les Forces libanaises, les aounistes, les Kataeb, les socialistes du PSP, les premières recrues du Mustaqbal. Pas de dualité chez Sélim Abou, entre Kornet Chehwan inspirée du fameux appel des évêques maronites en l'an 2000, et la mouvance qui se développait sur les campus : chacun à son poste, l'USJ, respectueuse du rôle de Bkerké et surtout du patriarche Sfeir, apportait à cette vaste écllosion nationale la touche académique et les assises de la jeunesse.

D'ailleurs même après son mandat rectoral, le Père Abou continuera et l'enseignement et l'inspiration, tous azimuts, au-delà même de ses classes à la Faculté des lettres et des sciences humaines. Du rêve à la désillusion, il ne cessera jamais le combat. Même si la désaffection des aounistes partis rejoindre le camp du Hezbollah en 2006 lui

causera autant de peine que l'assassinat de Cheikh Béchir en 1982. Fracassé une nouvelle fois le rêve de l'indépendance ? Pas pour lui qui, sous son masque à oxygène, continuera avec Samir Frangié – résiliant à toutes les épreuves de sa propre maladie et de la trahison des autres – de couvrir les nouvelles initiatives visant toutes à refaire du Liban un pays indépendant, démocratique, fier de sa diversité, fidèle à son arabité tolérante et porteur d'une francophonie des valeurs autant que de la langue.

Aujourd'hui, Sélim Abou repose pour l'éternité. De son université, il retient les mêmes tâches, les mêmes défis, les mêmes apports que ses discours. Pour le Liban, il appelle aux mêmes veilles, aux mêmes colères, aux mêmes résistances que ses titres. Et pour que sa révolution posthume soit l'accomplissement de celle qu'il a vécue, il dresserait une dernière barricade face aux marchands du temple, ceux qui le pillent à tous les niveaux après en avoir chassé les braves gens, c'est-à-dire les Libanais qui lui ressemblent encore.

Relever le pays de la débilite et de la corruption où il stagne, telle aurait été sa dernière tâche.

MARWAN HAMADÉ

Nouvelles

Voyage dans l'altérité

Maeva est toute chargée de ressentiment, mais finit, avec le temps et l'introspection, par « comprendre du dedans, même si cela fait mal, que la responsable du gâchis actuel, c'est elle ».



© Maurice Page

L'empathie, objet aujourd'hui de travaux académiques et de sessions de psychologie pratique, se dégage de l'ouvrage à travers des exemples. L'histoire de Samira nous fait découvrir tout le sens du célèbre poème d'Ibn Arabi : « Mon cœur est pâturage pour les gazelles, et abbaye pour les moines, temple pour les idoles et Kaaba pour les pèlerins. »

Les pages les plus profondes et poignantes sont celles, sous le titre évocateur : « Regards ». Il s'agit d'Antoine, père de famille, et de sa rencontre fortuite avec Tamar « qui avoue son immense besoin d'être aimée ». De ce récit vécu se dégage « l'ambivalence » en chaque être humain. Il faudra alors choisir. « Depuis longtemps, avoue finalement Antoine, j'ai réussi à mettre un mur entre mes émotions et moi. Sinon je serai devenu fou. L'amour qui rend libre, c'est celui qui met le bien de l'autre sur le même plan que le mien, peut-être même un

peu au-dessus. ». L'autre, plutôt le prochain, est pleinement associé au « sens des responsabilités ». La citation d'Emmanuel Levinas surgit : « J'ai ordre de répondre de la vie de l'homme qui est en face de moi. Je n'ai pas le droit de le laisser seul face à son destin ».

L'ouvrage de Gabrielle Nanchen constitue un voyage dans les situations les plus variées de l'altérité. Elle l'appelle « mon voyage », voyage humain, à la manière de *Der Wanderer* de Schubert, car « la vie elle-même est devenue voyage, avec ses déserts à traverser et ses oasis de joie ».

Avec la résurgence des phénomènes identitaires, les problèmes de l'immigration, les difficultés de

gestion démocratique du pluralisme, la convivialité..., il est fort utile de sortir de l'abstraction et de lire le récit du voyage humain de Gabrielle Nanchen qui, en exergue de son témoignage, cite cette phrase de Claude Lévi-Strauss : « Il n'est aucun, peut-être, des grands drames contemporains qui ne trouve son origine directe ou indirecte dans la difficulté croissante de vivre ensemble. »

Les Libanais surtout ont grand intérêt à éviter les idéologies, les abstractions et les palabres politiques et constitutionnels, pour étudier de façon pragmatique, expérimenter et vivre la convivialité.

ANTOINE MESSARRA

Roman

Une voix aux sans-voix

DES CHÂTEAUX QUI BRÛLENT d'Arno Bertina, Verticales, 2018, 424 p.



© Olivier Rollier

La langue d'Arno Bertina reste attentive aux cheminements des consciences et s'attache à donner à voir les peurs et les courages, les hontes et les fiertés, l'exaltation et les déceptions propres à ces moments d'insoumission collective.

se battre avec les armes qui sont les leurs. Au dehors, l'usine est cernée par les forces de l'ordre et la meute affamée des journalistes qui,

n'ayant rien de mieux à se mettre sous la dent, multiplient les révélations sur Pascal Montville et les zones d'ombre de sa vie privée, tandis qu'au sommet de l'État, on joue le pourrissement.

Bertina met en scène ce sujet d'une actualité brûlante avec un bel art du montage. Il alterne le comique et le suspense, il construit la tension et la met à distance par le biais d'un humour burlesque, il juxtapose les langages, les points de vue, les mondes qui se méconnaissent. S'il arrive que la trop grande proximité des événements racontés avec l'actualité récente pénalise le récit en le situant par moments du côté du reportage plus que de la littérature, on est néanmoins séduit par le souffle de l'auteur, sa façon de ne jamais renoncer à la complexité des êtres et des situations et d'éviter toujours le manichéisme ou le stéréotype. Sa langue reste attentive aux cheminements des consciences et s'attache à donner à voir les peurs et les courages, les hontes et les fiertés, l'exaltation et les déceptions propres à ces moments d'insoumission collective.

On avait eu *Daewo* de François Bon ou plus récemment *Bois II* d'Elisabeth Filhol, deux romans où des ouvriers ancrés dans leur région voyaient leurs usines s'évanouir, vouées à la liquidation, deux romans qui s'emparaient eux aussi du réel, qui puisaient dans le sociologique, l'économique, l'histoire, le géographique... Comme chez Bertina, ce sont des romans du temps présent marqués par une saine colère, par une acuité du regard sur le monde du travail, ses bouleversements et ses enjeux. Et par la volonté de ne pas se résigner.

GEORGIA MAKHLOUF

Essai

Les coulisses d'une sortie de crise

Suite à l'opération Raisins de la colère, Hervé de Charette, nous fait pénétrer dans les coulisses d'une crise sans précédent et la résolution de cette dernière à travers la mission diplomatique conduite alors qu'il était ministre des Affaires étrangères.

OPÉRATION RAISINS DE LA COLÈRE. L'HISTOIRE SECRÈTE D'UN SUCCÈS DIPLOMATIQUE FRANÇAIS de Hervé de Charette, CNRS éditions, 2018, 250 p.

Cette analyse d'une grande clarté tranche avec le traitement habituel de cette opération et de ses conséquences réduites le plus souvent à une ligne ou tout au plus un paragraphe perdus dans la longue liste des analyses des conflits qu'ait pu connaître le Liban depuis 1958.

Comme le souligne parfaitement Bertrand Badie dans sa préface, ce récit est la marque d'une « séquence trop rare, celle d'un volontarisme diplomatique, d'un acharnement qui semblait utopique et qui a cependant abouti ». Un épisode qui révèle ce que la diplomatie a de meilleur lorsque celle-ci s'évertue à ne pas céder aux pressions et à s'affirmer comme ce fut le cas ici... Un cas d'école qui devrait inspirer, aujourd'hui plus que jamais, la politique étrangère française.

Cette opération militaire « Raisins de la colère » lancée par l'armée israélienne le 10 avril 1996, présentée comme une réponse aux agressions conduites par la milice du Hezbollah, est allée bien au-delà de ripostes visant celle-ci. Même si les Libanais redoutaient une réaction israélienne, cette réponse de Tsahal, intervenant quelques jours après la visite au Liban du président français Jacques Chirac, fut totalement disproportionnée. Aucun doute

n'était permis sur le ciblage volontaire de la population avec les frappes contre un camp de la Finul abritant 800 civils ainsi qu'un bataillon de soldats fidjiens à proximité du village de Cana.

Le discours tenu par Chirac le 4 avril lors de sa visite, insistant sur l'impératif de préserver l'intégrité

du Liban et sa souveraineté – déjà mises à mal par la tutelle syrienne et l'invasion de 1982 – n'a guère eu d'écho côté israélien. Cette nouvelle crise confirmait « l'impuissance libanaise à maîtriser son propre destin ».

Hervé de Charette revient sur le contexte régional qui a largement favorisé l'enchaînement des événements de cette tragédie jusqu'à l'aboutissement de la sortie de crise. Il était clair, dès le départ, que la résolution de celle-ci ne pourrait se faire sans passer par Damas étant donné l'opposition d'Israël aux propositions françaises et la volonté de Washington de se passer d'un acteur – dans ce cas précis la France – qui pouvait entraver son espace et bousculer son agenda diplomatique. Les Américains, garants de la sécurité d'Israël, n'ont en rien facilité les négociations.

L'Iran a également joué un rôle clé dans le dénouement de cette crise, ce qui n'allait pas de soi au départ.



Le doute était permis quant au rôle de la République islamique dans sa volonté de chercher une issue convenable.

Ce livre est un vibrant hommage rendu à toute une équipe sans laquelle cette mission n'aurait guère pu aboutir. Elle n'est pas le résultat d'un seul homme, mais d'experts choisis pour leurs connaissances et compétences, au nombre desquels figurent Denis Bauchard, Stéphane Gompertz, André Parant, Yves Doutriaux, Nada Yafi..., sans oublier trois ambassadeurs qui ont apporté leur pierre à l'édifice : Jean-Noël de Bouillane de Lacoste en poste en Israël, Jean-Pierre Lafon au Liban et Jean-Claude Cousseran en Syrie.

La « Shuttle Diplomacy » à la française révèle avant tout une grande détermination au service d'une cause juste : la protection des civils. Cela va au-delà de la leçon de courage... On apprend combien il est essentiel de ne sous-estimer aucun acteur du jeu diplomatique, de ne pas craindre les foudres de la puissance américaine et qu'au Moyen-Orient, bien plus qu'ailleurs, « la qualité du contact personnel et le choix des mots ont une grande importance ».

CAROLE ANDRÉ-DESSORNES

Ahmad Beydoun : la langue arabe face aux défis du monde contemporain

Un traducteur arabe, s'il prend son métier un tant soit peu au sérieux, est souvent amené à maudire sa langue maternelle : il lui semble que cette dernière se plaît à lui dresser des embûches, à le fourvoyer dans des impasses. À beaucoup de termes relevant du monde contemporain – termes qui peuvent désigner des objets manufacturés, des technologies nouvelles, des systèmes de pensée, des idéologies, des concepts propres à certaines disciplines scientifiques, voire des pièces de lingerie –, il se trouve incapable de dénicher des équivalents arabes adéquats. Un déluge de questions le submerge alors : faudrait-il employer le terme proposé par l'une des académies de langue arabe, ou plutôt celui à usage courant dans le journalisme ? Mais ne serait-il pas préférable, pour faciliter les choses au lecteur, d'utiliser un mot dialectal ? Ou peut-être de translittérer le terme à traduire ? Ou bien tout simplement de considérer celui-ci comme intraduisible et de le rendre donc par une périphrase ? Après des tergiversations infinies, notre traducteur se contraint, honteux, à choisir la solution qui lui paraît la moins mauvaise et finit

par considérer sa langue comme congénitalement inapte à être en phase avec le monde d'aujourd'hui.

Or, pour le déromper, il suffirait peut-être qu'il lise le nouvel ouvrage d'Ahmad Beydoun. Intitulé

« Nous habitons actuellement un monde importé de A à Z. »

Fi sobbat al- Arabia (En compagnie de l'arabe), ce livre, une sorte de suite à *Kalamon* (1997) et à *Ma'ani al-mabani* (2006), rassemble des articles rédigés entre 2006 et 2017 qui traitent de la langue et de la culture arabes. Bien que le rapport de l'arabe littéral (la *fusha*) au monde contemporain ne soit pas l'unique sujet de ces textes, nous pensons qu'il représente le meilleur fil directeur pour pénétrer au cœur de la réflexion de Beydoun sur l'état actuel de notre langue.

Beydoun admet l'existence d'une véritable difficulté – voire parfois d'une impossibilité – à nommer en arabe beaucoup d'objets et de concepts ; toutefois, il en impute la responsabilité non pas à la langue elle-même, mais à ceux qui la parlent et l'écrivent. Autrement dit, il s'agit là d'une question civilisationnelle et non pas linguistique, à savoir celle de « l'origine du monde » dans lequel nous, Arabes, vivons. « Nous habitons actuellement un monde importé

de A à Z », affirme Beydoun, un monde dans lequel presque tous les objets manufacturés qui nous entourent, et une grande partie des concepts que nous employons pour penser, ont été créés et baptisés ailleurs, au sein d'une civilisation à laquelle nous n'avons quasiment rien contribué. Ainsi sommes-nous amenés à traduire la plupart des aspects de notre vie dans un monde que nous recevons de l'extérieur et sur lequel notre langue a, de ce fait, peu d'emprise.



D.R.

Selon Beydoun, les choses se compliquent davantage vu que l'arabe dialectal est la langue de la vie quotidienne et que c'est lui donc, et non la *fusha*, qui interagit en premier lieu avec les termes étrangers, les adoptant tels quels ou les traduisant d'une manière qui contrevient aux règles de l'arabe littéral. C'est ainsi qu'un nouveau mot se répand, puis des journalistes et des romanciers commencent à l'utiliser de plus en plus fréquemment ; et lorsque des spécialistes de l'arabe proposent un terme plus adéquat, on leur fait la sourde oreille.

Toutefois, Beydoun ne dénigre point les dialectes arabes, ni ne

s'alarme devant la propagation récente et massive de leur emploi dans l'écrit, ceci par le biais des courriers électroniques, des textos et surtout des réseaux sociaux. Il va même jusqu'à dire qu'avoir

peur de ces phénomènes revient à avoir peur de la vie elle-même. En ce qui concerne Facebook plus particulièrement, Beydoun y voit une sorte de laboratoire de langue arabe où quelque chose de presque inédit est en train de se passer : d'une part, l'adoption de l'arabe dialectal, à une échelle jamais vue auparavant, en tant que langue écrite ; et d'autre part, l'emploi de la *fusha*, à une échelle beaucoup plus étroite, pour les besoins de la communication immédiate ou conversationnelle. Nul ne peut prédire les effets de cette cohabitation, sur Facebook et autres réseaux sociaux, de la *fusha* et des dialectes arabes ; néanmoins, Beydoun précise que cet état de choses produira nécessairement des interactions entre les différents dialectes ainsi qu'entre ceux-ci et l'arabe littéral, interactions qui ne sont pas à

craindre, car il faut laisser notre langue se confronter au monde et à la vie de tous les jours, sinon elle pourrait sortir de l'histoire et risquer ainsi de devenir stérile.

Beydoun voit en FaceBook une sorte de laboratoire de langue arabe où quelque chose de presque inédit est en train de se passer.

Nos quelques remarques ci-dessus sont loin d'épuiser toute la richesse de cet ouvrage qui aborde des sujets aussi divers que les relations culturelles entre l'Égypte et le Liban, la collaboration de Fairuz avec son fils Ziad Rahbani ou le style d'écriture de Ghassan Tuéni. En guise de conclusion, disons tout simplement que ce livre procurera beaucoup de joie aux amoureux de l'arabe tout en contribuant à réconcilier avec cette langue ceux qui lui portent – peut-être injustement – une sorte de rancune.

TAREK ABI SAMRA

FI SOHBAT AL-ARABIA : MANAFIZ ILA LOGHA WA ASALIB (EN COMPAGNIE DE L'ARABE : DES VOIES VERS UNE LANGUE ET DES STYLES) d'Ahmad Beydoun, *Dar al-jadid*, 2019, 224 p.

Essai

Les vies fascinantes des danseuses orientales

AL-'USHK AL-SIRRI: AL-MUTHAKAFOUN WARRAKS AL-SHARKI (LA PASSION SECRÈTE : LES INTELLECTUELS ET LA DANSE ORIENTALE) de Mohammad Houjeiry, *Riad el-Rayyes*, 2019, 224 p.

De nos jours, très rares sont les journalistes culturels qui abordent le sujet de la danse orientale. L'on pourrait avancer, en guise d'explication, que cet art n'est plus d'actualité ; que son âge d'or, ainsi que celui du cinéma égyptien, sont bel et bien révolus. Mais il est possible d'invoquer une autre raison : les connotations péjoratives encore associées à la danse orientale, à savoir que dans l'esprit de beaucoup, « danseuse » demeure plus ou moins synonyme de « prostituée ».

Mohammad Houjeiry, romancier (*Les Oiseaux du désir*, 2013) et journaliste, actuellement responsable de la section culture au quotidien en ligne *Al-Modon*, fait quelque peu figure d'exception : ayant déjà publié, au cours des sept dernières années, un grand nombre d'articles sur les plus fameuses danseuses égyptiennes, il en a regroupé certains en un seul volume paru récemment, intitulé *La Passion secrète : les intellectuels et la danse orientale*.

Ce livre très divertissant se lit d'une seule traite, même par un lecteur qui s'intéresse peu à la danse orientale ou qui en ignore presque tout. C'est que les vies des danseuses qui y sont racontées sont de véritables romans à rebondissements, où le désir de gloire, les passions amoureuses, les rivalités, les trahisons, les rumeurs sans nombre et les revers de fortune sont tous au rendez-vous.

Nombre de femmes sur lesquelles écrit Houjeiry sont devenues danseuses pour échapper à une existence de misère et à milieu familial répressif. Badia Masabni par exemple, danseuse orientale et femme d'affaire d'origine libano-syrienne qui, dans les années 1920 et 1930, ouvrit au Caire une série de lieux de spectacle que fréquentèrent diverses personnalités politiques et littéraires et dans



D.R.

lesquels firent leurs débuts des futures stars aussi célèbres que Tahia Carioca, Samia Gamal et Farid el-Atrache. Très tôt orpheline de père puis victime d'un viol à l'âge de sept ans, Masabni vécut avec sa mère dans une pauvreté extrême. Elles partirent au Caire à la recherche d'un parent fortuné dont elles ne retrouvèrent que la tombe ; Badia proposa alors à sa mère de retourner toutes les deux en Syrie : les voici dans le train, et juste avant le départ de celui-ci, la jeune fille s'enfuit du wagon pour rester toute seule dans la capitale égyptienne où elle réalisera son rêve de devenir riche et célèbre.

Le destin de Samia Gamal fut aussi fabuleux. Issue d'une famille pauvre, elle fut traitée comme une servante par sa belle-mère, ce qui la poussa à s'enfuir de la maison parentale. Pour elle, la danse fut une revanche sur son passé, un moyen de se libérer de ses angoisses et de s'extraire d'un milieu

qui avait voulu punir son corps.

D'autres articles, comme ceux consacrés à Tahia Carioca et à Souad Hosni (qui ne fut pas danseuse, mais qui dansa beaucoup dans ses films) sont également passionnants. Mais l'on ne peut omettre de mentionner que le titre du livre est quelque peu trompeur. Bien que Houjeiry rapporte abondamment ce que plusieurs intellectuels ont écrit sur les danseuses orientales, il ne fournit jamais une analyse du rapport des premiers aux secondes, ni de la fascination clandestine que ceux-là auraient ressentie pour celles-ci. Peut-être que cette passion secrète fut celle de l'auteur lui-même qui, dans un beau passage de l'introduction, confesse les désirs brûlants et douloureux éprouvés pour les danseuses et les actrices égyptiennes tout au long d'une adolescence passée dans un village retiré.

TAREK ABI SAMRA

Roman

Les couturières et l'Histoire

BINT EL-KHIYYATA (LA FILLE DE LA COULTURIÈRE) de Joumana Haddad, *éditions Naufal*, 2018, 256 p.

Avec *Bint el khiyyata (La Fille de la couturière)* qu'elle vient de publier chez Naufal, Joumana Haddad se lance dans l'aventure romanesque. Et ce n'est pas un hasard si cet ouvrage raconte une histoire que la poétesse, journaliste, essayiste et militante politique porte en elle depuis toujours. Comme elle le raconte dans la postface à l'ouvrage, une part de la famille de Joumana Haddad est d'origine syrienne, réfugiée au Liban après les massacres dont cette minorité a été victime en même temps que les Arméniens au début du siècle. Et puis surtout, l'une de ses grands-mères a été l'unique rescapée d'une famille décimée lors du génocide de 1915 et porta vraisemblablement en elle jusqu'au bout, et en dépit de toutes les formes possibles de résiliences, une douleur de vivre qui la mènera au suicide, à un âge pour-tant avancé.

C'est donc à partir de ce dernier fait que Joumana Haddad construit son livre. Mais le propos en est plus ambitieux puisqu'il va porter sur quatre générations de femmes. La première, Siroun, inspirée de la figure de la grand-mère de l'auteure, naît en Arménie au début du siècle. Forcée de quitter son village avec sa mère et ses frères, elle sera témoin du massacre de ces derniers. Miraculeusement sauvée, elle est recueillie par un couple arménien d'Alep et se retrouve ensuite avec eux en Palestine où elle doit épouser un peu contre son gré un chrétien de Jérusalem. Avec lui, quelques années plus tard, elle fuit la Palestine lors de la création de l'État d'Israël et se réfugie au Liban, dans le sud du pays d'abord puis à Bourj Hammoud ensuite où, comme sa propre mère, puis sa mère adoptive, elle sera couturière.

Ce destin de couturière transmis de génération en génération sera aussi le lot de sa fille, Missane. Mais celle-ci, qui épouse le fils d'une famille de réfugiés assyriens et dont elle se croit follement amoureuse avant de déchanter, devra aussi faire des ménages pour aider son mari, héritier paresseux d'une petite teinturerie qu'il ne fait pas fructifier. C'est dans cette condition précaire que grandit sa propre fille Chirine, qu'elle harcèle durement parce qu'elle rêve



D.R.

Le roman de Joumana Haddad décrit avec finesse l'incroyable et cruel croisement dont est issu chaque être vivant de ce coin du monde qu'est le Liban.

pour elle d'une vie meilleure que la sienne. Forcément incapable de comprendre que derrière la dureté maternelle réside un amour immense, Chirine se rebiffe, fait un mariage d'argent et avec elle la condition de couturière est transmuée pour devenir art et design. Chirine fonde une marque de vêtements, ouvre ses boutiques en Syrie, où elle vit avec son mari. Mais l'ennui d'un mariage d'intérêt et l'exil loin de Beyrouth où son mari ne veut plus vivre mais qui devient pour elle la ville des amours illicites, l'éloignent de sa propre fille, Jamilé, dont le destin sera encore plus funeste, au temps où la Syrie sombre dans la guerre et la violence.

Né d'un questionnement sur la

figure d'une ancêtre au destin douloureux et d'une réflexion sur les origines, le roman de Joumana Haddad décrit avec finesse l'incroyable et cruel croisement dont est issu chaque être vivant de ce coin du monde qu'est le Liban et dont est issu chaque être vivant de ce coin du monde qu'est le Liban, de par ses origines multiples, une part de l'histoire terrible de la région, de ses guerres, de ses massacres et de ses déplacements incessants de populations. Mais par delà ces questionnements, *Bint el-khiyyata* est aussi un roman sur quatre ou même cinq générations de femmes, depuis les ancêtres en Arménie jusqu'aux jeunes filles du temps de la guerre récente en Syrie, en passant par celles du siècle dernier dans la lente transformation de leur rapport à la vie et à leur condition. Comme en contrepoint à la triste histoire de la région, la romancière analyse avec force la non moins triste condition féminine en son essence, la violence de la servitude parfois volontaire des femmes, les difficultés de leur libération, le mur insurmontable qui s'érige entre elles et les hommes, mais aussi et surtout l'incompréhension et l'incommunication entre mères et filles, les pudeurs et les réserves des premières, leurs rêves brisés qui ne parviennent pas à reprendre corps dans les deuxièmes et les révoltes dévastatrices que ces relations explosives tapissées de non-dits finissent par provoquer.

CHARIF MAJDALANI